

BENOÎT CAZENAVE\*

# L'exemplarité du commandant SS Karl Otto Koch\*\*

## Introduction

En 1944, la libération des premiers camps de concentration (KZ) par les alliés commence. Il existe à cette époque officiellement 25 KZ<sup>1</sup>, c'est-à-dire des camps dirigés par la Schutzstaffel (SS) et administrés par l'Inspection des camps de concentration rattachée à l'Administration économique de la SS. Entre 1933 et 1945, 1,6 million de personnes y furent internées<sup>2</sup>, entre 1,1 et 1,4 million y sont mortes de faim, de malnutrition, de froid, de maladie, de blessures, victimes d'expériences médicales ou de tortures.

A celles-ci s'ajoutent les 5 millions de personnes mortes dans des camps et centres d'extermination non gérés par l'Inspection des camps SS (IKL)<sup>3</sup>. Objet de quelques publications dès les années 30, l'histoire des camps reste après guerre, malgré une riche production littéraire, avant tout partielle et abandonnée aux survivants. Echappent à la tendance autobiographique dominante, les analyses sociologiques des survivants Eugen Kogon *L'Etat SS* (1947) et Hans Günther *Theresienstadt* (1955). Ce n'est que suite au procès d'Adolf Eichmann (1961) et au pro-

\* Historien de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour. Benoît Cazenave travaille actuellement pour l'Association Aktion Sühnezeichen Friedensdienst (ASF).

\*\* Cet article est basé sur le mémoire de Benoît CAZENAVE, *L'exemplarité du commandant SS Karl Otto Koch*, présenté à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour en 2002. Ce travail a été couronné par le «Prix de la Fondation Auschwitz» pour l'année académique 2002-2003.

cès d'officiers SS d'Auschwitz (1964), que plusieurs études générales sont publiées dont l'*Anatomie des SS-Staates* (1965) de Martin Broszat et Hans Buchheim donnant une première vision structurelle et historique des camps et une analyse de l'idéologie SS<sup>4</sup>. Dans les années 90, le thème des assassins et de leurs motivations devient le centre d'enjeux politiques importants touchant à l'identité, à la culpabilité, à la responsabilité et au dédommagement des victimes et l'objet de nombreuses thèses. Les bourreaux ont selon les auteurs et les groupes étudiés agi : par peur de sanctions et sous la contrainte légale<sup>5</sup>, par obéissance aveugle ou tendance humaine à l'obéissance telle que mise en évidence par Stanley Milgram et Philip Zimbardo, par obéissance à l'objet charismatique «Hitler»<sup>6</sup>, par intérêts personnels et carriéristes comme l'avance la politologue Hannah Arendt pour décrire le rôle d'Adolf Eichmann<sup>7</sup>, par myopie et cloisonnement bureaucratique et dissolution des responsabilités, par contrainte sous la pression du groupe et la nécessité de conformité (C. Browning, *Ganz normal Männer*), parce que l'antisémitisme allemand était de nature exterminatrice (D. Goldhagen, *Hitler's willing executers*), et finalement par une propension allemande à la violence liée au contexte politique national-socialiste<sup>8</sup>. Les historiens et les sociologues s'intéressent aussi à la nature du mal des assassins nazis. Jusqu'aux années 60, la tendance est celle de la criminalisation des coupables présentés, notamment par E. Kogon, comme des SS et les SA du bas de l'échelle sociale, criminels, violents, peu doués, frustrés socialement et haïssant finalement ceux d'un rang social supérieur. Les deux décennies suivantes sont celles de la dépersonnalisation et de l'abstraction : les assassins sont présentés comme des exécuteurs bureaucratiques, sans motivations particulières et sans sentiment de culpabilité. M. Broszat qualifie Rudolf Höss, commandant

d'Auschwitz, de «*petit bourgeois normal, un administrateur peu méchant, mais plutôt ordonné, ayant le sens du devoir, aimant les animaux et moraliste*»<sup>9</sup>. H. Mommsen voit en lui le «*responsable de l'enfer des assassinats mécaniques et aseptisés*», il «*n'était pas véritablement un criminel, mais un fidèle au devoir et un petit bourgeois obéissant avec zèle*»<sup>10</sup>, sans sadisme. H. Arendt avance l'idée de normalité médiocre des technocrates : «*Pas une once de démon ou de démagogie violente à la Hitler*», «*un produit des temps nouveaux*», «*un prototype exemplaire d'assassins de bureau*», «*un fonctionnaire de devoir*», «*Doté d'un zèle exceptionnel pour faire tout ce qu'on lui demandait, il n'avait absolument aucun motif et son zèle n'avait en soi rien de criminel... Il ne s'est jamais imaginé ce qu'il était en train de faire*»<sup>11</sup>. Cette phase est celle de la démystification : les assassins ne sont plus des exceptions mais des individus «normaux», Hitler est en chaque humain<sup>12</sup>. Le concept de normalité du mal sera par la suite contesté eu égard au pouvoir d'orientation des politiques de persécution des «bureaucrates». Les années 90 insisteront sur les élites idéologiques, ces quelques responsables, autonomes politiquement qui influencent la politique raciste. Dans ce cadre, les thèses de D. Goldhagen et C. Browning soulèvent la question de la singularité allemande ; les assassins sont pour le premier des Allemands ordinaires, pour le second, des hommes normaux dans un contexte allemand particulier. Au total différents profils de bourreaux se dégagent : les «idéologues», qui agissent avec une parfaite connaissance de leurs actes et de leurs conséquences, présents aux différents niveaux de la hiérarchie, organisateurs et planificateurs politiques. Les «utilitaristes» racistes qui jugent les Juifs et autres groupes sociaux, inutiles et dangereux. Les «violents», conduits par des motifs matériels ou sexuels, utilisant l'idéologie raciste comme légiti-

mation de leurs actes. Et les bourreaux obéissants, accomplissant les ordres donnés.

Les analyses concernant les commandants des camps tardent cependant à venir. Il faut attendre 1988 pour que l'historien Tom Segev publie sa thèse : *Les Soldats du Mal. Les commandants des camps de concentration nazis*<sup>13</sup> basée sur 36 biographies et de nombreuses interviews d'anciens commandants et proches. Il y présente non seulement des hommes sadiques et cyniques mais aussi des exécuteurs scrupuleux, des opportunistes, des carriéristes et des utilitaristes. Cependant les documents SS et les témoignages utilisés biaisent l'analyse qui ne peut dégager ni les traits communs des bourreaux ni une vision structurelle et dynamique du système concentrationnaire. Pendant plus de 15 ans le sujet ne sera plus abordé, jusqu'à la parution en 1993 de l'analyse sociopsychologique *Der Ordnung des Terrors* de Wolfgang Sofsky, consacrée à la destruction psychologique des recrues SS et leur rééducation, au rôle de la pression du groupe et de l'idéologie raciale dans les camps<sup>14</sup>. En 1994, Johannes Tuchel publie successivement deux articles concernant les commandants de Flossenburg et de Dachau, en 1997, Christel Wickert s'intéresse aux derniers commandants de Sachsenhausen<sup>15</sup>. En 2000 enfin, Karin Orth publie sa thèse, *les SS des camps de concentration* qui au travers d'une vision structurelle<sup>16</sup> met en relief la dimension élitare de la communauté relativement réduite des officiers des KZ, leurs motivations et le consensus qui les lie pour considérer la mort de prisonniers comme une solution normale pour des personnes considérées comme une charge pour la société. Sur les 46 commandants officiels de KZ, aucun n'est parvenu à se maintenir de 1933 à 1945. Le commandant Karl Otto Koch est cependant remarquable puisqu'il est parvenu à rester plus de 8 ans en poste. Plus encore, sa carrière semble se résumer à une

suite ininterrompue de succès et de promotions. Cet ancien employé de bureau sans baccalauréat est, en 1938, le commandant le plus en vue et le responsable du plus grand KZ de l'époque : Buchenwald. De 1934 à 1942, il travaille dans dix camps et en dirige sept dont Sachsenhausen, Esterwegen, Buchenwald et Majdanek. A cette carrière exceptionnelle s'oppose aussi une fin hors du commun. Si Koch est condamné à mort et exécuté pour ces crimes en 1945 à Buchenwald, son exécution a lieu avant la libération, ses «bourreaux» sont des SS. Le commandant le plus brutal et le plus corrompu est le seul à avoir été passé par les armes SS. Justice ayant été «faite», ce destin exceptionnel restera en grande partie ignoré des chercheurs si ce n'est justement le cas de ses déboires avec la justice. Ainsi les travaux de T. Segev et de K. Orth auxquels s'ajoutent ceux de Hans Hoffmann, *Hast du diese Tötungen befohlen ?* en 1997 et Heinz Höhne, *Der Orden unter dem Totenkopf* en 1990<sup>17</sup>, abordent le procès Koch pour en signifier son exemplarité et sa singularité. Depuis T. Segev cependant, les études se renvoient les unes aux autres et ne s'attachent qu'au procès, elles négligent les douze premières années de sa carrière SS et tout simplement son passé. Cette situation est d'autant plus exceptionnelle que sa deuxième épouse, Ilse Koch, complice de ses crimes est devenue, elle, l'objet de nombreuses études historiques et psychologiques et le thème de nombreuses œuvres artistiques<sup>18</sup>.

Le premier objet de cette étude est de reconstruire la vie de Koch de sa naissance jusqu'à 1942, avant la phase connue où il est poursuivi judiciairement. Le second est de définir dans quelle mesure les différentes théories concernant les motivations et la nature du «mal» sont applicables à son cas. Enfin en quoi la carrière de Koch est-elle exceptionnelle, unique voire exemplaire : pour sa longévité, sa rapidité, pour sa fin

ou parce qu'elle illustre à elle seule l'histoire des commandants des camps nazis ?

## 1. Les premiers camps de concentration et leurs commandants (1933-1941)

De 1933 à l'attaque de l'Union soviétique en 1941, les KZ connaissent de profondes transformations : de 60 en 1933, ils ne sont plus que 3 en 1937, puis une dizaine en 1941 ; leur structure spontanée et locale cède le pas à une administration centralisée ; instruments de rééducation et d'isolement politiques, ils deviennent des camps de travail, de prisonniers de guerre et un instrument de la politique raciste<sup>19</sup>. Les fonctions des KZ devenant de plus en plus étendues et complexes, les autorités procèdent à plusieurs reprises à une sélection des officiers les dirigeant.

### 1.1 Des KZ sauvages au système centralisé des camps

Dès 1933, au moins 60 camps, 30 quartiers pour « prisonniers de protection » dans des prisons d'État et 60 lieux de détention de la Gestapo, de la SS et de la SA sont érigés, auxquels s'ajoutent de nombreuses prisons de fortune aménagées dans des caves, des usines et des casernes désaffectées. Environ 45 000 personnes sont détenues de février à mars 1933<sup>20</sup>. Dans ces prisons improvisées principalement par des groupes locaux de la SA<sup>21</sup>, sont assassinées de février à octobre 1933, entre 500 et 600 personnes<sup>22</sup>. Très rapidement, les actions judiciaires intentées contre les surveillants SA pour crimes, menacent directement leur existence et leur contrôle par des troupes nazies. Le désir d'Himmler d'en prendre le contrôle, d'en confier la surveillance à ses SS et de la soustraire de la tutelle SA jouent alors un rôle déterminant : le 12 avril, un décret du Ministère de l'Intérieur limite les lieux de

détention aux seules prisons d'État et KZ légaux. Les camps sauvages sont alors rapidement dissous<sup>23</sup>. Parallèlement Himmler concentre dans ses mains l'ensemble des polices politiques des Länder entre mars 1933 et janvier 1934<sup>24</sup>. Au camp SS de Dachau, qui doit servir de modèle pour l'ensemble des camps légaux, il remercie le commandant Hilmar Wäckerle, poursuivi pour meurtre<sup>25</sup>, et nomme, le 26 juin 1933, Theodor Eicke<sup>26</sup>. Le 1er octobre, celui-ci introduit le « Règlement disciplinaire et punitif pour le camp des prisonniers »<sup>27</sup> et les « Instructions pour les surveillants et la surveillance des prisonniers » qui régleront jusqu'en 1945 le quotidien de tous les camps. Si le nombre des camps a été réduit, il n'en reste pas moins que la majorité d'entre eux sont encore sous tutelle SA. En mai 1934, Himmler charge Eicke de la réorganisation des camps ; il le nomme Inspecteur des KZ et chef des troupes de surveillance<sup>28</sup>. L'extension du « modèle de Dachau » n'est rendue possible que par la mise à l'écart du jeu politique de la SA, fin juin, début juillet 1934. La tâche de l'épuration est confiée à la SS. Le 30 juin 1934, 200 Führer SA sont arrêtés à Munich, plus de 83 personnes assassinées. Röhm est abattu personnellement par Eicke<sup>29</sup>. Himmler et lui peuvent maintenant hériter de l'empire concentrationnaire SA : il reste cependant à le conquérir. Entre mai et décembre 1934, Eicke prend physiquement possession des quelques grands camps SA encore existants, non sans remous et non sans violence face à la résistance des « spoliés » comme à Lichtenburg, Esterwegen, Oranienburg ou Hohnstein. A la fin de l'été 1934, il procède à la fermeture des moins importants. Début 1936, la centralisation et la réorganisation des camps sont achevées : l'Inspection des KZ (IKL) est à la tête des camps d'Esterwegen, Lichtenburg, Moringen (pour femmes), Columbia Haus et Dachau où sont ras-

semblés environ 4.700 prisonniers<sup>30</sup>. Le sort des KZ n'est pourtant pas réglé ; le régime nazi définitivement installé, certains responsables de la sécurité les estiment désormais inutiles. Au terme d'un combat interne difficile, Eicke et Himmler obtiennent non seulement leur maintien mais aussi l'extension de leur rôle. Ils sont non seulement associés aux nouvelles vagues d'arrestations d'ennemis politiques mais aussi d'ennemis raciaux prévues et, dans la perspective de la guerre, ils serviront de centre de formation militaire pour les troupes Waffen SS. Conscient qu'aucun des camps existants n'est en mesure de remplir ses nouvelles fonctions, la SS en fait alors bâtir de nouveaux : Sachsenhausen sera en 1936 le premier, suivi par Buchenwald, Flossenbürg, Mauthausen, Ravensbrück et un nouveau Dachau en 1938, qui accueilleront un nombre croissant de prisonniers suite aux différentes razzia racistes initiées en 1936 puis avec l'entrée en guerre<sup>31</sup>. De nouveaux camps sont aussi bâtis en territoire conquis. Face à l'augmentation des internements, les conditions de vie des prisonniers se dégradent : surpopulation, mal- et sous-nutrition, conditions d'hygiène désastreuses entraînent une mortalité effarante : en 1941, meurent 36 % des prisonniers de Dachau, en 1940, 76 % des internés de Mauthausen<sup>32</sup>. Enfin, fin 1941, est créé à Chelmno, le premier centre d'extermination où des camions à gaz sont utilisés pour éliminer des prisonniers juifs «inaptes au travail».

De la multitude de petits camps improvisée en 1933 aux quelques camps immenses de 1941, les KZ sont devenus des institutions chargées d'emprisonner aussi bien des opposants politiques, des «éléments racialement dangereux ou faibles», des «criminels» que des prisonniers de guerre. Dans une structure complexe combinant camp de prisonniers, camp de formation et lotissements SS, et différents lieux de production. Les hommes

qui les ont dirigés ont du s'adapter ou être sélectionnés.

## 1.2 Les premiers commandants de camps : «Les Soldats Politiques»

En 1933 et 1934, alors qu'Himmler fait main basse sur les différents camps SA, il est nécessaire de placer des hommes de confiance. Les travaux de Karin Orth permettent d'esquisser le profil social des premiers commandants et mettent en évidence l'existence de paradigmes successifs. A une époque donnée, la hiérarchie SS privilégie un profil social et certaines aptitudes professionnelles.

### Profils sociaux et motivations

Sur la période 1933-1942, K. Orth distingue 3 phases : de 1933 à 1937, durant la centralisation des camps, les 11 führer ont en moyenne 44 ans, un niveau d'étude peu élevé (seuls deux ont fréquenté un lycée) et sont tous vétérans de la Première Guerre mondiale. La moitié a participé à des corps-francs d'extrême droite. Pour la plupart artisans ou vendeurs, seuls deux exercent une profession nécessitant des études supérieures. Ils sont issus des classes moyennes et de familles menacées par la crise économique mais non socialement marginalisées. Comme la moyenne de la société, beaucoup ont connu le chômage occasionnellement<sup>33</sup>. Durant la phase de constitution de l'administration des camps (1936-1939), la moitié des commandants en fonction est remplacée. Cette rupture importante résulte d'exclusions et de mutations, mais aussi de démissions et de décès<sup>34</sup>. Les führer des KZ «modernes» ont des traits semblables à ceux de la génération précédente : 44 ans en moyenne, issus des classes moyennes, un faible niveau d'études et en majorité d'anciens commerçants ou artisans. Leur nomination résulte de la préférence de Eicke pour l'expérience militaire et l'engagement précoce pour le NSDAP. Tous sont en moyenne

entrés en 1931 dans la SS et bénéficient d'une formation militaire acquise soit pendant la Première Guerre mondiale, soit comme militaire de carrière. De 1939 à 1942 enfin, sur 15 commandants<sup>35</sup>, trois sont bacheliers, quatre ont terminé le collège, les autres ont un niveau supérieur au primaire. Deux tiers sont au départ des artisans ou commerçants, deux des militaires, et un ingénieur. Nés en moyenne en 1900 et trop jeunes pour la Première Guerre mondiale, sept d'entre eux ont été membres de corps-francs. Ils sont entrés en moyenne en 1929 au NSDAP. Onze d'entre eux sont nommés après une formation d'officiers SS de plusieurs années notamment dans des KZ. Sur les 11 commandants de 1933, seuls Karl Koch et Hans Loritz réussissent à se maintenir en poste.

L'entrée de ses hommes dans la SS tient au contexte général et à la précarité de leur situation économique individuelle favorables à des considérations opportunistes ou carriéristes<sup>36</sup>, à une situation familiale et personnelle difficile, famille à laquelle la SS peut se substituer, au caractère militaire de cette troupe qui permet à des non bacheliers de faire une carrière «d'officier»<sup>37</sup>, au caractère élitare, prestigieux et au pouvoir qu'elle procure pour des déçus socialement : «*Nous étions les plus durs et les meilleurs*», dira le commandant Johannes Hasselbroek<sup>38</sup>.

### **Des «anciens combattants» récompensés aux «soldats politiques» (1933-1936)**

Si l'entrée dans la SS constitue une décision volontaire, l'affectation à un poste de commandant tient de sanctions disciplinaires, de mises à l'épreuve mais surtout des besoins en personnel qualifié militairement<sup>39</sup>, du clientélisme et de l'esprit de camaraderie SS. Dans un premier temps, décidés par Himmler, ces nominations font office de récompense pour les combattants nazis de la

première heure, de hauts officiers SS sans compétence dans le domaine. Ainsi Bernard Schmidt, étouffé par les dettes, est nommé commandant d'Esterwegen et Hans Hellwig obtient Sachsenhausen pour ne pas partir sans un sou à la retraite<sup>40</sup>. Ces nominations sont aussi des mesures de protection ou de mises à l'épreuve : Walter Gerlach est nommé commandant de Columbia-Haus pour l'éloigner des poursuites entamées contre lui, Alexander Reiner (Dachau) et Hans Loritz (Esterwegen, Dachau et Sachsenhausen) arrivent dans la SS des camps après avoir été sanctionnés par Himmler<sup>41</sup>. Cette politique peine cependant à trouver des personnes qualifiées. En juin 1934, Himmler ne dispose pas d'assez d'hommes aptes à diriger. Johannes Schedle proposé pour le KZ Esterwegen est remercié rapidement pour incompétence, Engel suggéré pour le KZ Sachsenburg refuse de quitter la SA pour entrer dans la SS et pour le KZ Lichtenburg, il n'y a simplement personne. La «kamaraderie» de Himmler n'arrange rien à l'affaire. Bernard Schmidt, Walter Gerlach et Hans Hellwig seront remerciés pour incompétence. Himmler et Eicke vont donc désormais procéder à la promotion de fûhrer SS déjà affectés dans les camps et puiser dans d'autres unités SS. Eicke suggère puis désormais décide seul des critères de sélection et des nominations. Ces commandants formeront la génération des «Soldats politiques», c'est à dire, des hommes qui comme lui, sont entrés tôt dans la SS et au parti<sup>42</sup> et ont une expérience militaire. «*L'idée de soldat signifie une série de valeurs : courage, fermeté, obéissance, sens du devoir, honneur. L'idéologie porte ces qualités à leur sommet et les rend les plus fortes*»<sup>43</sup>. L'aspect militaire est prépondérant : non seulement les commandants doivent être des soldats dans l'âme mais leur travail est aussi un combat physique contre l'ennemi politique. Le soldat politique est un homme de terrain qu'il oppose au fonctionnaire. «*Nous ne sommes*

*pas des gardiens de prison mais des soldats politiques... nous ne deviendrons jamais des fonctionnaires, mais des hommes d'action et des troupes de combat. Les fonctionnaires deviennent confortables, gros et vieux. En tant que combattants nous resterons sains et vivants*»<sup>44</sup>. Dans les faits, la quasi totalité des commandants sont des vétérans de la Première Guerre mondiale, la moitié a combattu au sein de groupes paramilitaires, les insurrections révolutionnaires.

Outre ces critères politique et militaire, une sélection par la pratique est opérée : *«Seuls les meilleurs führer SS peuvent être utilisés. Le service requiert tellement de responsabilité et est tellement dangereux que seules des personnes avec un sens aigu du devoir qui mettent en arrière-plan leur personnalité et qui ne connaissent aucun temps libre, peuvent porter une responsabilité aussi lourde. Si un commandant de camp ne donne pas l'exemple et ne représente pas l'autorité alors le camp se transforme très vite en une poudrière à laquelle les prisonniers essayeront quotidiennement de mettre le feu*»<sup>45</sup>. Cela signifie d'abord que les commandants doivent être moralement irréprochables c'est à dire présenter un casier judiciaire vierge, à l'exception de crimes commis pour la «cause»<sup>46</sup>. Si Eicke lutte contre la corruption, à Dachau écrit-il à Himmler, il dirige une *«équipe de surveillance corrompue de 120 hommes* », dans le camp règne *«la fraude, le vol et la corruption... en quatre semaines j'ai dû pour ces raisons licencier 60 hommes* »<sup>47</sup>. Sa traque de la corruption est plus tactique que morale. Il est prêt à faire des concessions s'il juge qu'un führer incriminé est digne de confiance. Ainsi Max Kögel fera carrière malgré neuf mois d'emprisonnement pour faillite frauduleuse et une procédure d'exclusion de la SS<sup>48</sup>.

Si les règlements des camps ont codifié la violence, ils stipulent d'entrée aussi que *«Tolérance signifie faiblesse*». *«Toute forme*

*de faiblesse montre aux ennemis de l'État une faille qu'ils utiliseront immédiatement. Toute forme de compassion pour les ennemis de l'État est pour un SS «contre nature* ». *Les femmelettes n'ont pas leur place dans ces rangs et feraient mieux de se retirer le plus rapidement possible dans un monastère. Seuls sont utiles des hommes durs et décidés, obéissants à chaque ordre*»<sup>49</sup>. Pour Rudolf Höss, l'ancien commandant d'Auschwitz formé par Eicke, celui-ci enseigne aux recrues que la cruauté et l'arbitraire sont les moyens adéquats de traiter les prisonniers<sup>50</sup>. Eicke est conscient que des abus peuvent entraîner des enquêtes et tolère la violence aussi longtemps que celle-ci ne devient pas publique. *«Je ne peux ni ne dois tolérer de tels actes si je ne veux pas encourir le risque d'être traité d'incapable à traiter des prisonniers, par le Ministère de l'Intérieur du Reich*»<sup>51</sup>. Ainsi remercie-t-il les commandants compromis et/ou poursuivis pour crimes comme Edgar Entschberger, son adjudant au KZ Lichtenburg, après son inculpation en 1934 pour coups mortels sur des prisonniers<sup>52</sup>. L'autorité des commandants doit aussi transparaître dans leurs relations avec leurs subalternes. Ceux jugés trop faibles, sont écartés comme Taus ou mutés comme les commandants Einfeld et Deubel<sup>53</sup>.

Enfin la notion de camaraderie joue un rôle primordial dans l'idéologie SS. Alors que Eicke promeut l'autorité, il encourage simultanément la disparition des signes de supériorité hiérarchique (vouvoiement, tables séparées au mess des officiers...) et n'hésite pas à inviter les recrues à boire avec lui après l'effort. *«Papa Eicke»* exige de ses officiers autorité et paternalisme : *«La base de notre communauté est la camaraderie. Le plus haut führer ou sous-führer est suffisamment bon pour s'asseoir à la même table que le jeune SS... Le SS-Führer qui ne se conduit pas ainsi n'est pas un SS, mais un homme qui n'a pas compris ce qu'est un SS*»<sup>54</sup>. Si cette

«kamaraderie» désigne l'entraide morale et financière, elle présente une dérive pernicieuse qui conduit à cacher les délits et les fautes des «camarades». Ainsi Heinrich Deubel, commandant de Dachau et jugé laxiste, est muté commandant au KZ Columbia Haus ; Alexander Reiner, poursuivi pour enrichissement, est nommé commandant de Sachsenburg et Karl Künstler, alcoolique, est nommé commandant à Flossenburg<sup>55</sup>. Cette politique, justifiée aussi par le manque d'officiers SS qualifiés, sera modifiée avec l'entrée en guerre. Les commandants sanctionnés seront envoyés sur le front ou dans des services administratifs SS.

### Fonctions et pouvoir des commandants de camp

Placé à la tête du camp, le commandant est responsable pour toutes les questions concernant l'organisation interne : avec les modifications du système administratif SS et les événements militaires, son rôle et son pouvoir évoluent considérablement. Si au cours des premières années, l'administration interne des camps se limite à quelques bureaux, en 1936, avec la construction des nouveaux KZ modernes, Eicke divise l'état-major de la kommandantur en sections distinctes à la tête desquelles se trouve le commandant (la section du camp de détention de protection, la section économique et administrative, la section sanitaire, la section politique et l'adjutantur). Le commandant veille personnellement à l'efficacité du système de surveillance et de sécurité et est sanctionnable en cas d'évasion : Alex Reiner (KZ Columbia) est démis en avril 1935 après l'évasion de deux prisonniers avec la complicité d'un surveillant SS<sup>56</sup>. Enfin, Eicke privilégie pour des camps stratégiques des hommes aptes à manipuler ou dissimuler des informations sensibles.

En collaboration avec la section du camp des prisonniers, il est personnellement res-

ponsable des sanctions à affliger aux prisonniers. Le règlement stipule que «*l'exécution des sanctions repose entièrement dans les mains du commandant du camp, responsable de l'exécution des ordres de l'IKL*». Le commandant est aussi le garant de la discipline de ses hommes dans le cadre du service : tout manquement fait l'objet d'une demande de sanction qu'il reçoit et signe<sup>57</sup>. Les commandants Walter Eisfeld (Sachsenhausen) et Heinrich Deubel (Dachau) seront mutés pour laxisme et indiscipline constatée par Eicke. Ce contrôle s'exerce aussi en dehors du service : un SS étant en permanence un soldat politique. Ainsi Jacob Weissborn, futur commandant du KZ Flossenburg et Theodor Danneker, futur responsable de la Gestapo en France, sont sanctionnés pour ivresse à Sachsenhausen<sup>58</sup>. Si le pouvoir du commandant est encadré par le règlement et le contrôle de l'IKL<sup>59</sup>, il varie dans les faits avec la nature du commandant et ses relations avec les différents *führer* du camp. Un bureaucrate se limitera aux seuls devoirs induits par sa charge, un homme corrompu ou brutal étendra son pouvoir, notamment par le jeu des nominations et des notations de ses subalternes afin de s'entourer d'hommes sûrs. L'ancien commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss, définit trois types de commandants : - «*Les bienveillants, capables de compassion et qui cherchent à améliorer les conditions de vie des prisonniers*» comme le commandant Heinrich Deubel, convaincu du rôle ré-éducateur des KZ qui sera écarté pour laxisme. - «*La majorité : les indifférents, qui font leur devoir et ne pensent pas.* - *Et les malveillants : ceux de nature cruelle, malveillante, fondamentalement mauvais, qui voient dans les prisonniers uniquement un objet sur lesquels ils peuvent exercer leurs pulsions perverses, leur humeur, leur complexe d'infériorité sans résistance. Ils ne connaissent ni compassion, ni pitié. Ils saisissent chaque occasion qui se*



présente pour maltraiter les prisonniers, particulièrement ceux qu'ils ne peuvent pas supporter. Ils sont sans cesse à la recherche de nouvelles méthodes de torture psychiques et corporelles. Malheur aux prisonniers délaissés, si ces créatures sombres ont des supérieurs qui tolèrent de telles tendances »<sup>60</sup>. Pour Höss, ces derniers constituent la génération de Eicke. Cette définition manichéenne doit être cependant nuancée : brutalité et accomplissement du devoir ne sont pas antinomiques, il convient plutôt de distinguer entre brutalité et sadisme. Ce cadre illustre cependant l'influence qu'un commandant peut avoir sur le camp et sur les prisonniers : il peut aussi bien améliorer leurs conditions de vie et plus généralement dans la période 1934-1941, détériorer celles-ci.

De 1933 à 1941, trois générations de commandants se sont succédées afin de remplir ces nouvelles fonctions. Parmi ces hommes, Karl Otto Koch fait figure d'exception. Nommé commandant du KZ Sachsenburg en 1934, il occupe les mêmes fonctions 7 ans plus tard : Seul « survivant » des débuts avec Hans Loritz, il semble incarner l'idéal du soldat politique.

## 2. Genèse et ascension d'un commandant modèle (1897-1941)

« Un homme important et de grande valeur ».

Heinrich Himmler à propos de Koch, 1942<sup>61</sup>.

En entrant dans la SS au début des années 30, rien ne laisse penser que le petit employé de Bureau Karl Koch dirigera, 8 ans plus tard, le plus grand KZ nazi. En 1941, au sommet de sa carrière, il incarne à la fois une ascension exemplaire qui le mène à la tête de 7 camps mais aussi un modèle pour des générations de jeunes SS.

### 2.1 Karl Koch : un soldat politique ?

Les commandants de Eicke sont issus des classes moyennes, ont une expérience militaire ; un engagement précoce (années 20) au sein du NSDAP, pas de passé criminel. Ces conditions sine qua non sont, dans le cas de Koch au moins pour les trois premières remplies ; son engagement tardif et son honnêteté douteuse, en revanche, le place en dehors de la norme.

#### Les origines sociales (1897-1916)

Le 2 août 1897, Karl Koch vient au monde « illégalement » : Son père, Kilian Koch, fonctionnaire de 57 ans, légalise la situation deux mois plus tard en épousant la mère de Karl, 23 ans plus jeune que lui. Karl est élevé dans une famille d'ouvriers, nombreuse et « patchwork ». Kilian Koch a déjà eu un fils d'un premier lit : Hermann, et de sa nouvelle union naît un autre fils : Rudolf. Après la mort, en 1905 de Kilian Koch, sa veuve se remarie et Karl hérite de 3 demi-frères : Arthur, Reinhold et Wilhelm Schmidt. De ce mariage naissent Erna et Erich Schmidt. L'enfance de Karl semble sans problème, il est proche de Rudolf et de sa demi-sœur Erna. A 14 ans, après 8 ans d'école, Karl entame une formation de vendeur. D'abord apprenti à la Ganderbergischen Maschinenfabrick jusqu'en 1914<sup>62</sup>, il trouve, sa formation terminée, un premier emploi à la Deutsche Waffen und Munition Werke, une fabrique d'armement, comme aide-comptable jusqu'en 1916.

#### Un ancien combattant sans gloire (1916-1919)

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Karl Koch à 19 ans. Patriote, il se porte volontaire le 7 août 1914 pour le 115<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie à Darmstadt. Malheureusement trop jeune pour combattre, « avant que je puisse rejoindre le

*champ de bataille, à la demande de ma mère qui ne m'avait pas donné d'autorisation car 3 de mes demi-frères se trouvaient déjà sur le front, je fus exclu* »<sup>63</sup>. Non découragé, il s'engage de nouveau le 11 mars 1916 : *«je fus incorporé dans le régiment d'infanterie 153 et ensuite dans les régiments 87 et 88»*<sup>64</sup>. En mai 1916, il rejoint les troupes de réserves sur le front, affecté au «magasin des recrues». Son expérience sur le front sera brève : du 7 au 18 août 1916 et du 21 mai au 4 juillet 1917, il se bat sur le front de l'Artois, du 9 au 20 octobre 1918 sur la position Hermann (Cibiu) en Hongrie. Il est blessé à trois reprises : le 4 septembre 1916, son pied gauche est écrasé par un «éboulement», le 7 avril 1918, une balle lui transperce l'épaule gauche et un coup de baïonnette lui transperce la main<sup>65</sup>. Son passage dans l'armée n'est pas auréolé de gloire : il a peu combattu et ses cicatrices sont dues à des incidents hors du front. A la fin de la guerre, il est sous officier (Mousquetaire) de l'infanterie et reçoit la Croix de fer deuxième classe, une récompense bien ordinaire. Il se distingue cependant par sa captivité du 24 octobre 1918 au 24 octobre 1919, dans un camp de prisonniers de guerre anglais.

### La précarité (1919-1932)

Son parcours entre 1919 et 1932 est avant tout compliqué et instable<sup>66</sup>. De 1920 à 1928, il change à huit reprises d'employeur et déménage quasiment aussi souvent. Comptable ou agent bancaire principalement, son parcours est marqué par une situation précaire et soumis au aléas de l'économie allemande. En 1924, alors qu'il est banquier à Francfort, sa situation semble évoluer positivement : il se marie avec Marie Müller, qui lui donnera un fils, Manfred, deux ans plus tard<sup>67</sup>. Rattrapé par la crise, il change de nouveau d'employeur. Sa situation économique et familiale se dégrade très rapidement, les emplois qu'il occupe alors sont insuffisamment rémunérés pour nourrir sa

famille. Sans l'aide de sa demi-sœur Erna Raible qui le nourrit et qui lui trouve finalement des emplois à la Nationale Bank et à la firme Hufeld, il serait certainement à la rue. En 1930, il déclare devant le tribunal chargé des affaires civiles : *«Ma situation financière s'est entre-temps détériorée. Je suis agent d'assurance et travaille sur la base de provisions. Ces provisions ne peuvent pas assurer ma vie et je dois me tourner vers mes frères et sœur. Je ne possède aucun meuble. Au contraire, j'ai 2.000 Reichsmarks de dettes que je ne peux honorer. Si la situation ne s'améliore pas, je serai obligé de me tourner vers l'assistance publique car mon frère n'est pas en mesure de me nourrir plus longtemps»*<sup>68</sup>. Sa situation est misérable. C'est à cette période qu'il rentre en contact avec le NSDAP de Darmstadt.

### Un ancien militant tardif de la cause (1930-1933)

*«L'été 1930, je me rapprochai du groupe local du NSDAP de Darmstadt et y entrai en mars 1931. A cette époque, je travaillais bénévolement au service comptable de la région de Hesse à la gestion de la caisse et à partir de juillet 1931 j'accomplis mon service au régiment SS 33»*. Le rapprochement et finalement l'adhésion de Koch au NSDAP en 1931 (N° 475586) se produisent à un moment où sa situation économique stagne dangereusement et son mariage se solde par un divorce. Le 8 mars, le tribunal reconnaît à Karl tous les torts et à son ex-épouse la garde de leur fils unique. Le même mois, Karl trouve une nouvelle famille : il entre au NSDAP. *«Comme à ce moment là je ne trouvais plus le temps pour exercer ma profession et comme en raison de la déroute économique générale, je ne conclusais pas suffisamment d'affaires, je dus abandonner ma profession et me consacrer uniquement au service dans la SS »*<sup>69</sup>. Il est pour la première fois vraisemblablement au chômage et sans

ressources, il espère par son engagement un emploi futur.

### Un homme malhonnête ?

Si son affectation en 1932 s'explique par ses antécédents bancaires, elle surprend eu égard à son passé douteux acquis dans l'art du détournement de fonds<sup>70</sup>. Si les différents auteurs sont contradictoires à ce sujet<sup>71</sup>, les documents de justice SS montre qu'il est condamné une seule fois en 1928, pour détournement de fonds et de vol de la firme Hufeld où il travaille. Sa situation économique explique certainement pourquoi il produit de faux contrats afin d'obtenir des remboursements de la caisse courante. Condamné, il perd son travail et sa femme demande le divorce. D'autres poursuites sont entamées, mais cette fois à l'intérieur du NSDAP. En 1932, il est exclu du parti dans des circonstances obscures. Pour Arthur Smith, lui et son beau-frère Arthur Schmidt sont exclus pour avoir transmis des informations concernant la SS à la police politique. Hormis le fait qu'Arthur Schmidt est en fait le demi-frère de Koch, il s'agit en fait de Rudolf qui sera le seul inquiété et finalement arrêté en 1933<sup>72</sup>. Le 24 juin 1932, le NSDAP de Darmstadt exclut Karl parce qu'il ne se présente pas à une réunion du parti et oblige des témoins à garder le silence<sup>73</sup>. La raison principale semble être le non paiement de ses cotisations, Koch étant trop pauvre. En mars 1934, il est réintégré après que le NSDAP de Dresde ait confirmé qu'il a honoré toutes ses dettes. Une lettre d'août 1934 du département chargé des cartes de membre, en revanche, conditionne sa réhabilitation à un paiement de tous ses arriérés de cotisations qui semble ne pas encore avoir été effectué<sup>74</sup>. Koch est finalement réhabilité en 1935. La même année, une procédure pour vol est aussi entamée, mais elle n'aboutit pas faute de preuves. Si Koch jouit donc d'une mauvaise réputation, ses antécédents ne font cependant pas obstacle à

ses nouvelles fonctions. En 1934, un rapport de la SS fait mention de «*sanctions de police, de pièges et de manœuvres malveillantes au sein du NSDAP menées contre lui*»<sup>75</sup>. Un an plus tard, il est blanchi par un autre rapport de l'Inspection des KZ où est inscrit : «*condamnations : aucune*»<sup>76</sup>. La situation de Koch n'est pas exceptionnelle : le NSDAP a besoin de bénévoles compétents et est prêt à fermer les yeux : «*Ne peut devenir gardien de la caisse (du NSDAP) que celui qui peut prouver seulement 2 condamnations pour vol ou dol*» entend-on dans la rue à l'époque.

### 2.2 L'ascension exemplaire du SS-Führer Koch

La carrière de Koch ne fait que commencer, de simple secrétaire, il va bientôt passer à la formation de troupes armées SS et, par ce biais, se retrouver fonctionnaire du système concentrationnaire. En quelques années, il sera à la tête des plus grands KZ d'avant-guerre. Cette ascension sera d'abord possible grâce à son rôle dans la conquête des camps par la SS, puis par sa réussite exceptionnellement rapide lors de sa formation et enfin et surtout par ses qualités de gestionnaire des coups durs et de bâtisseur de camps. En moins de trois ans, Karl deviendra le prototype du «soldat politique».

#### Un formateur de troupes SS (août 1932-août 1934)

«*En août 1932, je fus transféré à l'Étendart (Régiment) SS 33 de Kassel*» indiquera Koch en 1936<sup>77</sup>. Koch y exerce les fonctions de formateur, une tâche liée à son expérience militaire. A la mi 1933, la Police auxiliaire est incorporée à la SS-Totenkopf et il se retrouve de fait au sein de cette troupe chargée des KZ. Début 1933, il crée et dirige la troupe de la police auxiliaire (SS) dont les meilleurs éléments serviront dans le SS-Leibstandarte de Berlin, rattaché à Hitler. Le journal nazi local *Hessische Volkswacht*, à

indique dans un article consacré à cette unité que : «*La formation, qui se trouve entre les mains du SS-Truppenführer Koch du bureau du 35 SS-Standarte, sera naturellement dure et variée. Il est évident pour la SS qu'une telle combinaison des critères de sélection pour un régiment doit produire les meilleurs résultats, dans le sens de la discipline, de la prestance, de l'affirmation intérieure et de l'esprit d'à-propos*»<sup>78</sup>. Il est très vraisemblable que les membres de cette unité aient participé, voire organisé les exactions à cette période dans la ville. George M-F, ancien responsable de l'Unité SS I de Kassel, déclarera plus tard : «*Je n'ai pas participé... aux exactions et violences initiées par le bureau de la Hollenzollernstrasse*», là où Koch officie<sup>79</sup>. Au terme de leur formation, 28 des recrues SS sont affectées au KZ Breitenau en remplacement de la troupe de surveillance, Koch n'y est pas affecté : au cours du mois de juin, il est nommé Sturmführer et envoyé à Dresde. Le 12 mai 1933, il est proposé pour diriger l'unité motorisée du 35<sup>ème</sup> bataillon SS en Saxe. «*En août 1933, je fus nommé à la section II et chargé de la constitution et du commandement de la SS commando spécial Sachsen* »<sup>80</sup>. Sa prise de fonction tarde pourtant à venir et ce n'est que le 1<sup>er</sup> décembre 1933 qu'il est chargé de créer la Police politique auxiliaire de Saxe et de la direction de ce régiment<sup>81</sup>. Le 15 mars 1934, il est promu Obersturmführer<sup>82</sup>. Alors que la SS évince politiquement la SA, Eicke le charge, le 30 juin 1934, de déloger cette dernière du camp d'internement d'Hohnstein, près de Dresde où sont emprisonnés entre 600 à 700 personnes. Accompagné d'une centaine d'hommes et, après une prise de possession difficile, Koch finit par occuper cette forteresse<sup>83</sup>. Pour la première fois, il exerce des fonctions de commandant dans un KZ, même s'il s'agit là d'une situation exceptionnelle et provisoire. L'ancien commandant SA, Rudolf Jähnichen occupe encore des fonctions d'administrateur, Koch

est principalement chargé de la surveillance<sup>84</sup>. Les conditions de vie des internés sont telles qu'en août, ils ne sont que 75 aptes au travail<sup>85</sup>. L'effectif des prisonniers étant faible, les autorités décident le 15 de dissoudre le camp et l'arrestation de 23 SA dont Jähnichen pour crimes<sup>86</sup>. Les prisonniers, qui ne sont pas libérés, sont envoyés au camp de Sachsenburg. Le 23 août 1934, au terme de cette action, Koch est promu Hauptsturmführer<sup>87</sup>. Karl von Eberstein, son supérieur direct le juge «*énergique et très dur. D'un caractère calme, mais décidé. Un homme organisé, sur qui on peut compter... Très intelligent*». Son allure est qualifiée de «*parfaitement martiale et correcte... énergique et claire*». Ses résultats de formation : «*bons et plus que satisfaisants étant donné son niveau d'études*». Vis-à-vis de ses subalternes, il apparaît comme «*dur mais juste*» et son esprit de camaraderie «*très bon et se montrant attentionné*»<sup>88</sup>.

### Un commandant en formation (1934-1935)

Koch quitte Hohnstein mais reste affecté au service des KZ. Cette mutation fait partie du jeu normal des affectations à l'intérieur des troupes SS. Pour Arthur Smith, Koch est sanctionné et muté au service des camps pour violence verbale contre des SS. Il cite le général Karl von Eberstein : «*A l'époque, je le connaissais depuis quelques temps. Il était depuis 1934 dans la SS de Dresde. Là il avait été accusé d'actes de violences contre des SS et j'avais formulé la demande de l'éloigner*»<sup>89</sup>. Himmler l'aurait alors «sanctionné» et bon «kamarade» l'aurait muté en lui donnant un meilleur grade. La raison de cette mutation joue en fait un rôle mineur : Eicke a besoin avant tout de formateurs pour les troupes de ses camps. Koch accompagne alors les derniers prisonniers du KZ Hohnstein au KZ Sachsenburg. Le 1er octobre, il est nommé commandant<sup>90</sup>. Il y fait personnellement connaissance de Eicke

qui semble satisfait du travail accompli par Koch, parvenu, selon Johannes Tüchel, à faire de Sachsenburg «*rapidement un camp modèle*»<sup>91</sup>. Début novembre, Koch n'est plus utile à Sachsenburg : le 2 novembre, il est muté au camp d'Esterwegen. Le 8 novembre 1934, il devient Führer des troupes<sup>92</sup>. Sa position inférieure dans la hiérarchie est due à l'importance du camp et à son manque d'expérience. Esterwegen est selon Eicke : «*le camp le plus difficile à diriger des camps allemands car il abrite des criminels, il est éloigné de toute activité agricole et entouré par une population réactionnaire*»<sup>93</sup> et il préfère en donner la charge à un homme de poigne confirmé : Hans Loritz. Koch retrouve en fait ses anciennes fonctions : à la tête de la troupe de surveillance, il est chargé de la formation d'environ 300 recrues SS<sup>94</sup>. Le travail de Koch semble porter ses fruits. Eicke écrit en juillet 1935 : «*Loritz a en peu de temps non seulement construit une troupe SS disciplinée, mais aussi un camp de prisonniers modèle*»<sup>95</sup>. Il l'envoie alors officier au KZ Lichtenburg. Du 2 mars au 1<sup>er</sup> avril 1935, Koch y occupe les fonctions de führer de la section de sécurité, encore une fois chargé des troupes de surveillance. Dans le cas de Lichtenburg, il s'agit aussi de diriger le camp de prisonniers où sont internées environ 700 personnes<sup>96</sup>. Son passage rapide dans ce camp illustre l'insatisfaction de Eicke vis-à-vis des résultats obtenus par le personnel SS : de mai 1933 à la dissolution du camp en 1936, 5 commandants et 4 führer de camps de prisonniers se succéderont. Koch arrive au moment où une procédure judiciaire est entamée contre son prédécesseur Edgar Entzberger<sup>97</sup>. A peine installé, Eicke l'appelle à Dachau. Il n'y reste que 21 jours. Son passage doit être interprété comme un aboutissement et une formalité indispensable pour conclure sa formation. Formé et rompu aux fonctions dans la troupe de surveillance et à la section du camp des prisonniers, il lui reste maintenant à se fami-

liariser avec la bureaucratie de la kommandantur en occupant les fonctions d'Adjutant. Sa nomination à Dachau fait partie des étapes obligées des futurs commandants de Eicke, un rituel initiatique pour la génération des soldats politiques<sup>98</sup>. Commencée à l'automne 1934, la formation de Koch s'achève 8 mois plus tard, alors que d'autres commandants attendront des années avant d'être jugés aptes. Eicke le juge, désormais, apte aux plus hautes fonctions dans un camp et lui confie les plus difficiles.

### Le commandant des coups durs

Les deux premières affectations de Koch sont Columbia Haus et Esterwegen où Eicke et ses hommes sont mis en cause pour leur incompétence. Koch apparaît alors comme l'homme providentiel prompt à rétablir la situation. Le 21 avril 1935, il est nommé commandant commissaire du KZ Columbia-Haus à Berlin entaché par plusieurs affaires désastreuses : début 1935, le commandant Alexander Reiner et son adjoint sont inculpés de coups et blessures ayant entraîné la mort de deux prisonniers. Le 20 avril, deux autres prisonniers s'évadent avec la complicité d'un SS<sup>99</sup>. Cette évasion contraint Eicke et Himmler à agir et à envoyer Koch, connu pour son efficacité, à Sachsenburg et Esterwegen. Les rares témoignages de survivants retracent la systématisation et l'accentuation de la violence<sup>100</sup>. Satisfait, Eicke commente le 15 juillet : «*National-socialiste convaincu, Koch est un homme de devoir exceptionnel : son comportement pendant et hors du service est irréprochable. C'est un bon camarade*»<sup>101</sup>. Le 31 juillet 1935, Koch devient officiellement commandant à part entière du camp. Le 15 septembre, il est promu SS Sturmbannführer, 6 mois plus tard, le 31 mars 1936, il devient commandant du KZ Esterwegen<sup>102</sup>. Cette nomination est de nouveau liée à un coup dur : le commandant Loritz s'est montré

trop brutal. Le 12 février 1936, il maltraite des prisonniers juifs et, le 29 mars, il s'en prend à des témoins de Jéhovah qui ont voté contre Hitler. Contraint de se séparer momentanément de lui<sup>103</sup>, Eicke nomme alors Koch, formé dans ce même camp par Loritz quelques mois auparavant. Il ne reste que 5 mois aux commandes mais les conditions de vie des prisonniers ne s'améliorent pas pour autant. «*Ici il n'y a pas de malade. Il n'y a que des vivants et des morts*»<sup>104</sup> devient à cette époque sa devise. Willy Perk, alors prisonnier, se souvient que «*sous son commandement furent introduites la pendaison à l'arbre et la bastonnade publique*»<sup>105</sup>. En août 1936, l'IKL ordonne la dissolution du camp jugé trop dangereux pour sa proximité avec la frontière hollandaise.

### Le commandant «bâtitteur de camps»

La réputation de bâtisseur de camps de Koch naît de son rôle lors de la construction des camps de Sachsenhausen en 1936 et surtout de Buchenwald de 1937 à 1941. La décision de Eicke de confier ce travail à Koch est due, d'une part, aux difficultés de cette tâche et, d'autre part, à sa brutalité «indispensable» pour diriger de tels chantiers. Le 1<sup>er</sup> septembre 1936, il est nommé commandant de Sachsenhausen et arrive avec son état-major et les derniers prisonniers d'Esterwegen<sup>106</sup>. L'enjeu est de taille : pour Himmler : «*Au lieu des camps simples bâtis aux premiers temps de la révolution*», il s'agit de construire «*un camp de concentration totalement nouveau, extensible à tous moments, moderne et d'une nouvelle ère*»<sup>107</sup>. Sachsenhausen en est le prototype. Dans les faits, son travail est placé sous la tutelle et la surveillance de Eicke, dont l'Inspection siège non loin de là, à Berlin. Sachsenhausen est un lieu sensible : en 1936, alors que les Jeux Olympiques se déroulent dans la capitale allemande, le camp est l'objet de l'intérêt des journalistes étrangers ; la nomination

de Koch s'explique par son aptitude à manipuler la presse. Son commandement est marqué par la brutalité et par le développement de la corruption même si celle-ci reste marginale. «*Koch préférait les prisonniers criminels et haïssait les prisonniers politiques, d'où son choix de placer des criminels aux postes de fonctions comme doyen de camp, contremaître, doyen de baraque, aux cuisines... Si un de ses subalternes SS lui soumettait la nomination d'un prisonnier politique, Koch croyait que celui-ci était proche politiquement et le SS concerné était mis à pied*»<sup>108</sup>. Le nombre de plaintes pour mauvais traitements se développant, Koch ne peut maintenir les criminels à la tête de l'organisation interne des prisonniers. Les témoignages des prisonniers indiquent enfin que son «règne» est particulièrement violent. Son départ fut pour beaucoup synonyme d'«*une stabilisation du camp après une période catastrophique*»<sup>109</sup>.

La vie privée de Koch se stabilise aussi : le 29 mai 1937, après un an de fiançailles, il épouse Ilse Köhler. Le mariage a lieu à Sachsenhausen, dans la «pure tradition naissante» SS et semble-t-il en présence d'Himmler<sup>110</sup>. Ilse et Karl Koch partageront désormais le même destin : tous deux sont ambitieux et intéressés. Ils n'ont pas vraiment de biens, mais la SS leur permettra de satisfaire rapidement leurs aspirations sociales. Karl sait l'intention de Eicke de construire un nouveau camp au centre de l'Allemagne. Il saisit la chance de le construire. Eicke écrit à cet époque : «*Koch se tint à mes côtés d'une façon décidée et prudente lors de la construction du camp de Sachsenhausen. De manière inattendue, il réussit en à peine 4 mois à bâtir le camp*»<sup>111</sup>.

A Sachsenhausen, Koch a démontré sa capacité à gérer la construction d'un camp moderne. A Weimar, Eicke prévoit la construction d'un camp pour les ennemis du peuple vivants «à l'Ouest, au Nord-Ouest du

*Reich, en Saxe, en Thuringe, en Hesse et au nord de la Bavière*»<sup>112</sup>. A la mi 1936, débutent les premiers préparatifs et, en avril 1937, les autorités arrêtent leur choix sur le site de l'Ettersberg, une montagne au sud de Weimar. Le 12 juillet 1937, Eicke ordonne la mutation de Koch au poste de commandant du KL Ettersberg, avec une prise effective de fonction prévue pour le 1<sup>er</sup> août<sup>113</sup>. Deux jours plus tard, il arrive avec 149 prisonniers de Sachsenhausen et quelques SS. Le KL Ettersberg, rapidement rebaptisé KL Buchenwald et prévu pour 6 à 8.000 prisonniers, est alors officiellement ouvert. Ce n'est encore qu'un bout de forêt isolé. Les trois années qui vont suivre seront consacrées à la construction d'un des plus grands KZ nazis. En juillet, Eicke écrit : «*J'attire votre attention sur le fait que pour venir à bout de ces tâches énormes à tous points de vue, une action résolue et énergique est indispensable, afin de rattraper le temps précieux qui nous a été volé par la bureaucratie*»<sup>114</sup>. Ces «tâches énormes», il les confie au commandant «bâtitteur», Karl Koch. Celui-ci est en grande partie responsable de l'allure des travaux et des conditions de travail des prisonniers. Il s'agit d'aller vite mais aussi de faire des économies, c'est-à-dire limiter les dépenses pouvant faciliter et sécuriser le travail. «*Depuis le 7 juillet 1937, il travaille à la réalisation du KL Buchenwald. Ses interventions énergiques ont rendu possible le fait que le nouveau camp après 4 semaines accueille 1.000 prisonniers. Ses performances dépassent la moyenne*», commente Eicke en août 1937<sup>115</sup>. Les conditions de travail entraînent de nombreuses victimes. Le premier trimestre 1939, on compte 16 fractures graves et un brûlé grave<sup>116</sup>. L'hiver, les prisonniers travaillant souvent sans gants et sans chaussures adéquates, sont victimes de gelures. Les «plus chanceux» sont amputés, les autres meurent faute de soins. Le nombre des prisonniers augmente aussi rapidement : fin 1937, ils sont 2.561, fin 1938 avec l'interne-

ment momentané de prisonniers juifs, ils sont 11.028, puis 11.807 en 1939, 7.440 en 1940 et finalement 7.911 au moment où Koch quitte le camp<sup>117</sup>. A cette époque, il atteint le sommet de sa carrière, il a survécu à deux changements générationnels et pour beaucoup, il incarne le commandant idéal. Il accumule les qualificatifs de commandant des coups durs, de bâtisseur de camps (en 1940, il est aussi pendant 3 mois à l'édification des camps en Norvège), de führer le plus dur de sa génération.

### 2.3 La nature du commandement de Koch

Koch est avant tout un homme silencieux et solitaire : «*un petit homme avec une démarche militaire. Une tête ronde, peignée vers l'arrière, les cheveux gris. Il était d'une nature calme. On le voyait peu en compagnie de ses hommes, mais souvent chevauchant son cheval noir «Wodan» accompagné d'un gros chien jaune*»<sup>118</sup>. Pour beaucoup de ceux qui l'ont côtoyé, c'est surtout un misanthrope méfiant et autoritaire qui «*ne laisse personne lui donner des instructions*»<sup>119</sup>, tyrannique voir sadique, qui hait et maltraite tout aussi bien les prisonniers que les SS. Hermann Hackmann, son adjudant, dira de lui : «*On le tenait capable de commettre un meurtre* »<sup>120</sup>. Sa position de commandant à partir de 1935 ne fait qu'accentuer son caractère.

Koch se montre particulièrement prompt à faire exécuter les ordres qu'il reçoit de ses supérieurs et est tout aussi efficace pour les questions de discipline et de sécurité. Il s'agit aussi de l'exécution d'actions secrètes. Le Dr. SS Waldemar Hoven déclarera après la guerre : «*En 1941... Le commandant Koch informa l'ensemble des fùhrer SS qu'il avait obtenu l'ordre secret d'Himmler que tous les prisonniers fous et estropiés devaient être assassinés et que les prisonniers juifs devaient être associés à ce programme. D'après cet*

ordre, 300 à 400 prisonniers juifs de différentes nationalités devaient être envoyés à Bernburg, station d'Euthanasie»<sup>121</sup>. Ses nominations à Columbia Haus et Esterwegen sont principalement dues à sa capacité à assurer la sécurité des camps : à Columbia Haus, il rétablit rapidement la situation et à Esterwegen, il s'illustre notamment comme prompt à contrôler l'information liée au prisonnier Carl von Ossietzki, objet de toute l'attention des démocrates occidentaux qui lui attribuent par protestation et pour le protéger, le Prix Nobel de la Paix 1935<sup>122</sup>. Pendant des mois, une délégation hollandaise exige de le rencontrer afin de vérifier son état de santé. En juin 1936, cette commission décrit dans le journal *La nouvelle tribune* comment le commandant Koch les a informés que le prisonnier allait bien si ce n'était un problème cardiaque. Koch aurait ajouté que Ossietzki serait non seulement traité par un médecin du camp mais aussi par un médecin d'Oldenburg, la ville voisine, serait dans une baraque commune et aurait la possibilité de travailler ou de s'occuper scientifiquement. La délégation transmet alors à Koch ses doutes quant à ces informations tant qu'elle ne verrait pas Ossietzki<sup>123</sup>. Dans les faits, il est très gravement malade. Le 22 mai, il est prêt à être transféré à l'hôpital de Berlin car les nazis craignent à raison sa mort prochaine<sup>124</sup>. Pour les mêmes motifs de contrôle de l'information, Koch se charge personnellement d'accompagner les visiteurs des camps qu'il dirige. A Buchenwald, lors de l'une de ces visites, il clame combien «on s'occupe bien, malgré tout, du bien-être moral des fainéants internés»<sup>125</sup>. Pour filtrer toute information sortant de l'enceinte du camp, Koch est aussi capable du pire ; le 7 août 1939, Koch fait exécuter à Buchenwald l'interné Rudolf Opitz, surpris avec une pellicule de photos d'exécutions<sup>126</sup>.

Enfin, pour dissimuler les causes de décès de prisonniers de Buchenwald, Koch autorise illégalement la crémation des cadavres à Weimar<sup>127</sup>. Finalement, face au nombre croissant des victimes, une installation d'incinération sera construite en 1939 à l'intérieur du camp.

Koch se montre aussi particulièrement autoritaire pour les questions de discipline. Il contrôle l'application du règlement de Eicke mais promulgue aussi nombre d'interdits concernant ses troupes. Interdiction de fréquenter tels théâtres, tels magasins, de sortir du camp certains jours... Tout manquement est sévèrement sanctionné. Le 8 novembre 1938, Karl Koch rédige un de ses ordres les plus cyniques concernant la discipline des troupes et menaçant de graves sanctions les SS qui viendraient à blesser de nouveau des animaux du jardin zoologique du camp : «A l'avenir je ferai établir une liste de noms des coupables et les communiquerai au Führer SS du Reich pour qu'ils soient sanctionnés pour torture d'animaux»<sup>128</sup>. L'appel à Himmler pour régler ce problème de discipline illustre, d'une part, l'amour de Koch pour les animaux et, d'autre part, son sens de la mesure<sup>129</sup>.

Pour le traitement des prisonniers, Koch n'est pas aussi soucieux du respect de la discipline, des règles de sécurité et du règlement des camps. Sa politique à Buchenwald provoque très rapidement des victimes : 48 personnes meurent dans les 6 premiers mois du camp, 771 l'année suivante, 1.235 en 1939, 1 772 en 1940 et 1.522 en 1941 soit 5.348 sous son règne. Dans la période qui précède la guerre, Buchenwald a le taux de mortalité le plus élevé<sup>130</sup>. La violence exercée par Koch apparaît déjà dans les témoignages de prisonniers de Columbia en 1935. Un récit de 1936 retrace une première action sortant du cadre «légal». Le 10 novembre a lieu un des événements les plus malheureusement célèbres des KZ d'avant-guerre : la



pendaient de 6 prisonniers évadés<sup>131</sup>. «*La fuite servit de prétexte pour faire passer tous les prisonniers de la baraque des évadés sur le bock. Cette sanction fut aussi reçue par tous ceux qui étaient occupés dans la baraque où les planches utilisées (pour l'évasion) étaient entreposées. Ensuite l'ensemble du camp dû se présenter sur la place d'appel et y rester jusqu'au lendemain. Le matin suivant le Gruppenführer Eicke et le commandant du camp Koch, apparurent pour mener eux-mêmes les interrogatoires. De ma place j'entendis un prisonnier désespéré crier : «Herr Kommandant, je suis marié, j'ai des enfants et je veux sortir d'ici ! Je n'ai rien à faire avec cette histoire». Celui-ci reçut comme réponse de Koch : «Toi, ordure, ordure», accompagnant les coups bruyants donnés de ses propres mains. Le lendemain 7 pieux furent dressés. Cela dura quelques jours jusqu'à ce que 6 prisonniers soient de nouveau dans le camp. Avec l'arrivée de l'obscurité nous pûmes voir comment les 6 prisonniers furent pendus. Au matin, avant l'aube, ils furent décrochés. Pendant 7 dimanches nous fûmes privés de repos»<sup>132</sup>. Koch transgresse ici les règlements SS avec l'aval et le soutien de Eicke. Sa nomination à Buchenwald, loin de l'IKL, intensifie cette tendance. Ainsi en janvier 1939, après qu'un prisonnier fut retrouvé ivre, il fait frapper 100 internés pris au hasard<sup>133</sup>. Suite à la disparition d'un porc, le camp est privé pendant 5 jours de nourriture<sup>134</sup>. Pour l'ancien SS Strippel «Koch assistait personnellement aux bastonnades. La procédure du bock, c'est-à-dire de la bastonnade n'était pas exécutée de manière réglementaire, le prisonnier ne pouvait faire appel de la sanction»<sup>135</sup>. Un autre SS, Hermann Grossmann affirme que «celui qui faisait un rapport (suite à un mauvais traitement) se rendait désagréable aux yeux de Koch. Koch tolérait les coups et autant que je sache, personne ne fut jamais puni pour ça... c'était connu de tous»<sup>136</sup>. Toute tentative visant à faire cesser des sanctions*

«illégalles» est impitoyablement sanctionnée par Koch. L'hiver 1940, le prisonnier Philip Hamber est noyé par le SS Abraham. Son frère Eduard Hamber, témoin de la scène, est entendu par Koch qui lui promet justice : «*Nous voulons de vous la vérité. Je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne vous arrivera rien* ». Après quoi, il est mis en prison : 3 semaines plus tard, il y est «suicidé». «*27 des 28 membres du groupe de travail des frères Hamber sont eux aussi assassinés*»<sup>137</sup>.

Si Koch accueille personnellement les nouveaux prisonniers aux cris de : «*Porcs, sous-hommes, vous n'êtes pas dignes de vivre sur la terre allemande*»<sup>138</sup>, ses menaces ne sont pas sans lendemain surtout pour les prisonniers «raciaux» Roms, Polonais et Juifs. Les 600 Tziganes arrivés en juin 1938 sont ses premières victimes : publiquement fouettés, ils sont tellement maltraités qu'il n'en reste qu'une centaine encore vivants début 1939. «*Le commandant Koch fit enfermer un tzigane qui avait tenté de s'enfuir, dans une caisse en bois, dont la partie ouverte était recouverte de fils barbelés. Le fuyard emprisonné pouvait à peine s'asseoir. Alors Koch fit planter de longs clous dans les parois de la caisse, qui entraient dans la chair du prisonnier dès que celui-ci bougeait. Le tzigane dans la cage fut installé devant le camp. Il ne reçut rien à manger et resta deux jours et trois nuits sur la place d'appel. Ces cris n'avaient plus rien d'humain. Au matin du troisième jour, il fut libéré de son enfer par une injection de poison*»<sup>139</sup>. Un sort semblable attendra les prisonniers polonais enfermés en 1939 sans nourriture dans un camp spécial<sup>140</sup>, ou les 9.828 prisonniers juifs internés suite au pogrom de novembre 1938 et qui involontairement serviront les ambitions de Koch. Alors qu'en juin 1938, un rapport interne atteste une capacité d'accueil de 7.000 prisonniers en cas d'urgence, le 28 novembre, Koch annonce une capaci-

té de 20.000 hommes<sup>141</sup>. Dans les faits, il n'y a ni baraques, ni sanitaires, ni infirmerie, pas assez de pain et d'eau<sup>142</sup>. Debout sur la place d'appel, dans le froid, les vieillards et les malades sont les premiers à mourir, d'autres meurent sous les coups des surveillants SS ou de Koch. En tout, 255 juifs meurent en 7 semaines<sup>143</sup>. Le 6 novembre 1939, il ordonne que pour l'attaque d'Allemands par des Juifs en Palestine, les Juifs du camp ne recevraient que 400 grammes de pain et un litre de repas chaud par jour<sup>144</sup>. Le 28 novembre 1939, à la suite de l'attentat perpétré par Georg Elser contre Hitler à Munich, 21 juifs sont assassinés à la carrière<sup>145</sup>. La liste des actes de sadisme de Koch n'est ici pas exhaustive, mais s'il torture les prisonniers, il aime aussi maltraiter dans une nettement moindre mesure ses subalternes SS.

### **Koch et les SS : «La position du cycliste»<sup>146</sup>**

L'attitude de Koch peut être qualifiée de «position du cycliste» : s'il se courbe devant ses supérieurs et exécute avec zèle les ordres qui lui sont donnés, il appuie sur ceux qui sont sous lui. A Buchenwald, il fait régner un sentiment de peur parmi les membres de la kommandantur. A l'exception de quelques SS de même rang, il ne respecte personne. Hackmann, son adjudant, le qualifie «d'homme froid et distant»<sup>147</sup>. Il s'adresse à ses subalternes de manière grossière mais surtout humiliante et lâche. Un reproche à un subalterne n'est pas formulé directement mais par le biais d'une note qu'il lui fait parvenir ou remet sans commentaire ou mieux encore qu'il inscrit dans un livre ouvert accessible à tous. Il distribue aussi publiquement des enveloppes contenant de l'argent aux SS qui se sont «biens comportés» et des enveloppes vides aux autres, traite les troupes de «porcs communistes» et aime à jeter des petites cuillers sur ces fûhrer, cuillers qu'il remplacera par des Tomahawks spécialement conçus à cet effet<sup>148</sup>. Quant à ceux qui vien-

draient à critiquer ses méthodes, il les qualifie dans ses rapports de faibles et de «mauviettes». Ses ordres montrent aussi son caractère faussement paternaliste et pointilleux. Qu'il s'agisse du nettoyage à la blanchisserie des vêtements des SS célibataires, de la durée des pauses, ou du port du béret, tout est prétexte au contrôle en détail de la vie de ses hommes, même privée. Il contrôle les loisirs des familles SS, leurs courriers, leurs fréquentations, vérifie qu'ils mangent un plat unique un dimanche par mois et va jusqu'à interdire à ses fûhrer de fumer au volant de leur moto<sup>149</sup>. «J'ai aujourd'hui constaté dans le lotissement Klein Obringon que des enfants de SS côtoient des ennemis de l'État et éventuellement leur rendent service. J'attends de tous les hommes qu'ils éduquent leur femme à la hauteur de la SS et que cette situation fâcheuse, qui est à peine croyable pour un SS, disparaisse»<sup>150</sup>. Parallèlement, il laisse sa femme seule en compagnie de prisonniers privilégiés sortir du camp<sup>151</sup>. Enfin son pouvoir sert aussi à compenser certains complexes d'infériorité. Il interdit, par exemple, à la fille du fûhrer du camp de prisonniers Arthur Rödl, de se marier dans le camp, deux heures avant la cérémonie<sup>152</sup>. Rödl est porteur de l'Ordre du Sang, une distinction réservée aux combattants de la première heure (Putsch de 1923), ce qui le place à un niveau idéologique et méritoire supérieur. Alors que nombre de prisonniers et de SS ont à souffrir avec une différence d'intensité de la tyrannie et du sadisme de Koch, certains au contraire profitent pleinement de la situation.

### **Le «parrain»**

L'isolement juridique et économique des KZ rend les productions des prisonniers et les profits qui en découlent aisément dissimulables. Si Koch n'est pas le premier à le constater, il est certainement celui qui sait tirer le mieux avantage de la situation. L'entrée de Koch dans la SS ne signifient

pas une amélioration sensible de sa situation financière : en 1935, il ne parvient pas toujours à payer ses cotisations au Parti et il vit alors au crochet de sa maîtresse<sup>153</sup>. Sa nomination à Sachsenhausen servira de tremplin social. A la tête d'un camp en chantier, les possibilités sont nombreuses. Pour obtenir des modifications aux plans de leur maison en construction, les SS sont disposés à offrir des récompenses aux prisonniers. Pour combler les désirs de sa femme, Koch fait procéder à de coûteux aménagements de sa villa qu'il finance en se servant dans la caisse<sup>154</sup>. Nommé à Buchenwald en 1937, il n'a pas le temps d'en profiter, mais ce nouveau camp lui offre la possibilité de développer et systématiser la corruption. Quelques mois après sa nomination, il ouvre son premier compte en banque depuis 10 ans. L'arrivée de prisonniers juifs suite au pogrom de novembre 1938 est l'occasion pour Koch et les siens de s'enrichir et de développer un immense réseau de corruption. Les juifs allemands arrêtés ont été choisis parmi les classes moyenne et bourgeoise afin de leur extorquer des moyens de financer la politique économique qui s'essouffle. Les conditions extrêmes établies par Koch dans le camp spécial pour les juifs encouragent l'essor de la corruption. Des biens alimentaires, des vêtements chauds, des cigarettes peuvent être achetés par les prisonniers à un prix exorbitant auxquels s'ajoutent des sanctions financières, collectes et dons forcés. Koch participe au processus et l'aggrave en nommant des prisonniers criminels à la tête des baraques juives en 1939. *«Les juifs durent venir devant de grandes tables. Là ils durent jeter leurs biens de valeur dans de grandes boîtes... De cette manière une grande quantité d'argent et d'objets de valeur arrivèrent dans le magasin des effets, dont on ne sait ce qu'il advint. A leur libération du camp quelques semaines plus tard, ils devaient signer une déclaration niant qu'ils avaient dû abandonner leurs biens»*<sup>155</sup>. Pour commettre

ces crimes, Koch s'entoure d'un cercle restreint d'hommes qui le suivront et agiront comme une organisation mafieuse, se protégeant et organisant terreur et vols, se répartissant les butins et écartant par tous les moyens ceux constituant un obstacle. En 1939, il fait de Hermann Hackmann, un homme extrêmement brutal et corrompu, son adjudant et confident. Le geôlier Martin Sommer est chargé de l'élimination des témoins gênants que lui envoient Koch et ses complices. Sommer qui cède à des pulsions sadiques peut en toute impunité passer à l'acte, torturer et assassiner des centaines de prisonniers<sup>156</sup>. Le Docteur Waldemar Hoven, un homme corrompu, dont la thèse a été écrite par des prisonniers, est l'assassin de centaines de prisonniers malades<sup>157</sup>. Son intérêt est tel qu'il se laisse acheter par des prisonniers pour lesquels il commettra des meurtres<sup>158</sup>. En 1940, Koch obtient qu'Hermann Florstedt, un homme notoirement brutal et imprévisible, futur commandant de Majdanek, soit nommé führer du camp des prisonniers de Buchenwald. Le Scharführer Johann Blank, qui dirige le commando de la carrière, est aussi utilisé par Koch pour éliminer occasionnellement des témoins<sup>159</sup>. *«Les prisonniers mal vus étaient poussés par les kapos dans la zone neutre et abattus pour avoir franchi la ligne interdite après des sommations supposées»*<sup>160</sup>. Autour de ce cercle, de nombreux SS tout aussi brutaux et corrompus sont en fonction ou de passage comme Hans Hüttig, futur commandant des KZ Natzweiler et Herzogenbusch, et Arthur Rödl, futur commandant du KZ Gross-Rosen, de sorte que Koch bénéficie d'appuis dans de nombreux camps. Le système Koch ne serait pas complet sans le neveu de Koch, le SS Michael Gotthart, un des principaux protagonistes du marché noir à l'intérieur du camp<sup>161</sup>, spécialiste du trafic de tabac et d'alcool entre la Hollande et le camp<sup>162</sup> et de la vente double : une pomme de terre est vendue avec un

peigne, donc plus chère<sup>163</sup>. On lui attribue d'avoir rajouté à la devise de Koch : «*A chacun son dû*» (*Jedem das seine*) : «*et à moi la plus grosse part*». Enfin Ilse Koch contribue à sa manière. Pour financer leur train de vie exorbitant, Karl s'applique sans repos à l'extorsion des prisonniers et s'accapare une partie des fonds destinés au camp. Ils se font construire une superbe villa qui coûte 500.000 RM au lieu des 40.000 RM prévus<sup>164</sup>, et elle obtient la construction d'un manège pour ses exercices équestres. Celle que les prisonniers surnomment «*la commandeuse*», «*la sorcière*» ou «*la chienne*» de Buchenwald contribue aussi aux actes de violences du camp en dénonçant les prisonniers faisant une pause ou fumant pendant le travail, en les provoquant par des tenues légères et en incitant les SS à frapper ceux qui la regardent ou répondent à ses provocations<sup>165</sup>.

### **Bilan partiel : Koch aux yeux des autres SS**

En 1941, Koch, à la tête du plus grand KZ du Reich est au sommet de sa carrière. Himmler le considère comme un «*homme important et de grande valeur* »<sup>166</sup>. Pour Eicke et de nombreuses recrues, il incarne le prototype du commandant SS idéal : efficace, intolérant, brutal, exécuteur zélé ; les différents rapports d'évaluation le concernant sont élogieux : «*énergique et très dur, d'un caractère calme mais décidé, ayant le sens de l'organisation. Un homme correct à qui on peut faire confiance... très intelligent... parfaitement martial et correct, d'une démarche énergique et militaire... Avec ses subalternes : dur mais juste, particulièrement bon camarade*», peut-on lire en 1934<sup>167</sup>. En 1936, alors qu'il est désormais membre de l'IKL, Eicke le juge : «*national-socialiste convaincu. Ouvert et honnête, un peu introverti, ... dur mais décidé... compréhension : très bonne, capacité d'analyse : très bonne. Koch est véri-*

*tablement un homme aidant, son comportement pendant et hors du service est parfait. Bon camarade*»<sup>168</sup>. Un an plus tard, il lui trouve «*un sens très marqué des responsabilités*»<sup>169</sup>, puis en 1937, enthousiasmé par ses résultats à Sachsenhausen et Buchenwald, Eicke écrit que «*ses performances sont au-dessus de la moyenne*»<sup>170</sup>. Koch est aussi un homme dont la brutalité et l'intéressement sont connus, tolérés par sa hiérarchie plus que par ses collègues officiers SS. Le commandant Hans Hüttig (KZ Natweiler), comme Hans Ziereis (KZ Mauthausen) formé en partie à Buchenwald, désapprouvera après guerre les agissements de Koch : «*Il arriva que des prisonniers soient maltraités avec la brutalité la plus horrible. Il y avait des sadiques comme Karl Koch. Je n'en faisais pas partie. J'ai tout surmonté. Sachsenhausen, Flossenburg et tout le reste ne pouvaient plus me poser de difficultés. Cela arrivait après Buchenwald* »<sup>171</sup>. Rudolf Höss, qui travailla sous les ordres de Koch à Dachau en 1935, le qualifia de «*créature capable de réaliser chaque saloperie*» et l'accuse d'être responsable des violences commises par les SS contre les prisonniers : «*Cette position fondamentale vis-à-vis des prisonniers fut renforcée par l'influence des anciens commandants, comme Loritz et Koch pour qui les prisonniers n'étaient pas des hommes, mais des «russes» ou des «canaques»... Chez les vieux führer, les années de formation par Eicke, Koch et Loritz étaient tellement profondément inscrites, comme marquées dans la chair et le sang, que même les SS de bonne volonté ne pouvaient simplement pas agir autrement... Les nouveaux apprenaient des anciens*»<sup>172</sup>.

Si Koch avait déjà la réputation d'être un homme brutal, c'est à partir du moment où il dirige Buchenwald qu'il se transforme en un véritable tyran et organise son réseau

mafieux. Höss voit dans la confiance aveugle de Eicke à son égard la véritable raison de son impunité : «*Koch et Loritz possédaient son entière confiance et... ne pouvaient ni être déplacés, ni mutés même pour des événements graves... Ils étaient autorisés à faire ce qui leur plaisait dans les camps*»<sup>173</sup>. A ceci s'ajoute l'isolement de Buchenwald loin de l'IKL et de Eicke. Ce dernier réussit cependant à le freiner, mais uniquement pour des affaires dont l'importance relève de l'IKL : Suite à l'évasion, le 13 mai 1938, des prisonniers Emil Bargatzki et Peter Forster qui tuent un surveillant SS, Koch prévoit des mesures de représailles violentes que Eicke et Himmler, accourus au camp, refusent<sup>174</sup>. Repris, Forster sera finalement pendu devant l'ensemble du camp, le 21 décembre 1938. «*Avant de mourir Forster se tourna vers Koch pour le traiter de lâche* » et le prévint : sa mort «*serait plus terrible que la sienne*»<sup>175</sup>.

### 3. Le temps des mises en cause (1941-1943)

«*Cher camarade, si n'importe quel juriste essaye de poser ses mains sales sur ton corps innocent, je lui barrerai le chemin de toutes mes forces*»

Oswald Pohl, Chef de l'Administration économique SS<sup>176</sup>.

Lentement et parfois avec acharnement la justice SS découvre les anormalités du commandement de Koch. De décembre 1941 à juillet 1942, Koch est mis en cause à deux reprises pour son honnêteté et pour sa capacité à diriger. Arrêté, puis libéré et muté commandant de Majdanek, il est de nouveau inquiété puis finalement écarté des camps. Le paradigme du «soldat politique» et son prototype semblent alors mis en cause.

### 3.1 Le premier avertissement judiciaire

Si Koch est protégé par ses supérieurs, il sous-estime les prérogatives et la capacité de la justice SS. Himmler a conçu l'organisation SS comme un ordre dont les membres ne sont justiciables que devant leurs pairs<sup>177</sup>. En 1941, Josias von Waldeck und Pymont, procureur supérieur du Tribunal de la police et de la SS, est chargé des délits civils et militaires commis par le personnel de Buchenwald où il dispose d'un assistant judiciaire. A l'automne 1941, celui-ci l'informe que Koch et d'autres SS ont commis des irrégularités financières : «*Tout a commencé début 1941 lorsque j'entendis que quelque chose clochait dans l'administration de Koch. D'abord je n'ai pas voulu le croire jusqu'à ce qu'un de ses proches collaborateurs... fasse une déclaration tellement claire que je convoquai Koch dans mon bureau, pour parler avec lui*»<sup>178</sup>. Le 17 décembre, il le convoque à Kassel. La présentation d'extraits de livres de comptes manipulés suffit à confondre Koch. Il reconnaît les faits : «*J'expliquai tout à l'homme. Puis je saisis son revolver et je l'arrêtai. Je le fis conduire en voiture à Weimar et emprisonner à la Gestapo*»<sup>179</sup>. Ce que Waldeck Pymont a sous-estimé est l'extraordinaire influence de Koch dans la SS. Immédiatement, ses supérieurs interviennent auprès de Himmler pour rectifier la décision du juge en arguant que les commandants sont soumis à l'IKL et non aux juges supérieurs SS. Dans les rangs des dirigeants SS souffle alors un vent de panique initiée par Ilse Koch. Selon Martin Sommer, le geôlier de Buchenwald, sitôt Karl arrêté, celle-ci téléphone à des hommes comme Himmler ou Reinhard Heydrich pour obtenir la libération de son mari<sup>180</sup>. Himmler, qui mentionne l'arrestation dans son agenda de service, prend l'affaire très au sérieux<sup>181</sup>. Le lendemain, il ordonne la mise en liberté immédiate de

Koch et se place en contradiction totale avec son propre discours idéologique : *«J'agirai dans le futur contre toute atteinte, de quelque nature qu'elle soit, à la propriété et à l'honnêteté avec les sanctions les plus sévères»*<sup>182</sup>.

Cette «péripétie» a finalement trois conséquences. D'une part, elle crée un précédent juridique : jusqu'à présent, jamais un commandant SS en fonction et plus encore un officier SS n'a été arrêté sans l'autorisation de Himmler. L'action de Waldeck Pymont est pourtant légale. Pour combler ou contourner cet embarras juridique, Himmler promulgue un décret surnommé alors «Lex Waldeck» selon lequel les commandants des KZ ne peuvent plus être arrêtés par un Procureur Supérieur (SS) mais chaque cas doit être soumis au Führer SS du Reich (Himmler) qui décidera. D'autre part cette affaire voit naître un ennemi juré de Koch : Josias Waldeck Pymont, qui outre l'outrage subi, doit aussi subir les insultes de ses supérieurs : *«Quelques heures plus tard, je reçus de mon supérieur un télégramme du Reichsführer Himmler. Il s'exprimait d'une manière telle que je ne voulus pas l'immortaliser dans l'album de souvenirs de la famille»*<sup>183</sup>. Il déclare alors qu'il ne mènerait pas d'instruction contre des subalternes tant que Koch ne se tiendrait pas devant un tribunal<sup>184</sup>. L'antagonisme extrême entre Koch et Waldeck Pymont n'est pas d'ordre professionnel mais personnel. *«Bien sûr je ne fus pas l'ami de Koch... Je me réjouis d'ailleurs de l'avouer, mais cela n'a rien à voir avec l'Affaire Koch»*<sup>185</sup> déclarera ce dernier après la guerre. Si pour Arthur Smith cet antagonisme tient à une situation de concurrence dans le domaine de la corruption, Anke Schmeling décrit Waldeck Pymont, au contraire, comme issu de la noblesse de sang allemande et d'une famille fortunée soucieuse de son image qui, s'il avait lui-même été corrompu, n'aurait pas pu mener de manière crédible ses investigations. Sa haine

s'expliquerait, avant tout, par l'antipathie qu'il éprouve pour un homme vulgaire et surtout trahissant les valeurs *«d'honnêteté, de solidarité, de kamaraderie SS»*<sup>186</sup>. Enfin, Koch est muté au camp de Majdanek.

Pour cette première affaire, Koch s'en tire bien. Il a su tirer les ficelles de la kamaraderie SS qui lui fait toujours confiance. Oswald Pohl, chef de l'Administration économique SS, lui écrit *«je me mettrais devant vous pour vous protéger si une nouvelle fois un juriste sans travail tentait de poser ses mains de bourreau sur votre corps immaculé (sic)»*<sup>187</sup>.

### 3.2 Majdanek : la continuité et la déchéance (1942-1943)

Koch arrive fin décembre à Lublin pour exercer ses nouvelles fonctions à la tête du KZ Majdanek. Sa nouvelle affectation fait figure non seulement de continuité voire de promotion professionnelle mais aussi de prolongement de ses activités criminelles. Il devient, le 19 janvier 1942, commandant du camp de prisonniers de guerre de la Waffen SS de Lublin, futur camp d'extermination de Majdanek<sup>188</sup>. Son affectation est avant tout due à son expérience de bâtisseur de camps : en septembre, trois führer de Buchenwald, dont son adjudant, Hermann Hackmann étaient déjà sur place pour organiser la construction du plus grand KZ en territoire occupé prévu pour l'internement de 150.000 personnes<sup>189</sup>. Une fois de plus, la tâche confiée à Koch est d'importance : Lublin entre aussi dans le cadre de la «Solution finale de la question juive» dont les derniers ajustements techniques ont été scellés le 20 janvier 1942 à Berlin-Wannsee. La Solution finale prévoit que l'ensemble des juifs se trouvant sur le territoire du Reich soient expulsés, déportés vers l'Est et exterminés. Le 19 décembre 1941, à la veille du jour initialement prévu pour la Conférence de Wannsee, l'IKL ordonne à l'ensemble

des commandants des camps du Reich le transport «*de tous les juifs aptes au travail vers le KGL - Lublin*»<sup>190</sup>. L'ordre connu sous le nom de «*Tous les juifs vers Koch-Lublin*»<sup>191</sup> sera annulé quelques jours plus tard suite certainement à la tenue véritable de la conférence. A Lublin, la décision n'est prise certainement qu'en juillet 1942 de transformer alors certaines des chambres de désinfection des vêtements en chambres d'extermination par le gaz. Si celles-ci ne sont fonctionnelles qu'à partir de septembre 1942, Koch est encore en poste, le 25 juillet, lorsque l'administration du camp commande 1.474 boîtes du gaz mortel<sup>192</sup>. Il ne dirige pas alors les exterminations par gazage, mais participe directement à la première phase d'extermination de prisonniers juifs, arrivant principalement du Reich et de Slovaquie<sup>193</sup>. La réalité des massacres reste floue. Les registres des décès du camp permettent d'estimer à 3.096 le nombre des personnes finalement assassinées entre janvier et fin juillet 1942<sup>194</sup>.

L'incident de 1941 et son passage à la prison de Weimar semblent ne pas affecter les activités criminelles de Koch. Si elles ne baissent pas d'intensité, elles se font désormais dans la prudence : «*Il semble que Koch à Lublin ne se soit uniquement occupé que de ses affaires, de son cheval, de ses activités de vente et de troc. Du coup, l'ensemble des sous-officiers sont devenus corrompus*»<sup>195</sup>. Comme à Buchenwald, Koch s'entoure d'hommes corrompus et fait venir avec lui une partie de sa «bande». Samuel Antmann, joaillier juif interné dans le camp, côtoie ces hommes intéressés par son avis et ses connaissances professionnelles : «*Le commandant du camp fermait les yeux, ne punissait pas (les vols) et ne sanctionnait que lorsqu'il ne pouvait plus cacher le scandale*». Koch lui rend aussi visite : «*Le commandant et sa femme étaient devenus plus prudents qu'à Buchenwald. Certes Koch venait*

*occasionnellement dans l'atelier de Samuel Antmann, mais il ne prenait aucun objet. Il se les faisait livrer*»<sup>196</sup>. Les actes de sadisme de Koch sont beaucoup moins documentés que ses crimes officiels. Si Koch continue ses agissements criminels, sa nomination à Lublin, semble se placer dans le prolongement logique de sa carrière. Ce spécialiste de la construction des camps n'a, en 1941, plus de raison de rester à Buchenwald et il a, pour la SS, une meilleure utilité à Lublin. Déjà en 1940, il avait été envoyé en Norvège pour superviser la construction de nouveaux camps. Parallèlement, sa capacité à mener des actions délicates de massacres de militaires et de civils lui permet de se racheter après l'épisode de décembre 1941.

Si les phases de construction des camps rendent possibles des évasions, notamment par l'absence d'installations de surveillance efficaces, Koch qui est pourtant un expert, se révèle étonnement inapte à maîtriser la situation. Durant son commandement, 130 prisonniers fuient de Majdanek, entre 40 et 50 le camp annexe Lipowa, et 500 des transports liés au camp. Le coup fatal est porté en juillet : «*Dans la nuit du 14 au 15 juillet 1942 aux environs de 23 h 15, 86 prisonniers soviétiques réussissent à prendre la fuite. Ils réussissent à atteindre les barbelés entourant le camp et à l'aide de planches à passer par-dessus la clôture. Les deux SS en poste dans les tours 7 et 8... tirent sur les prisonniers, dont deux seulement seront atteints. Le commandant Koch est averti par son adjudant Hackmann à 23h30 et se rend immédiatement sur les lieux. Au départ, il s'agit d'une vingtaine d'évadés. A 3 heures, les comptes révèlent que 86 prisonniers se sont enfuis. Ce n'est qu'à 5 heures, soit près de 6 heures après l'évasion que le Chef de la Police et de la SS est informé. Aucun des prisonniers n'est repris*». Par mesure de représailles, Koch fait assassiner des douzaines de prisonniers<sup>197</sup>. Une enquête est

ouverte par l'Administration SS qui innocente les deux sentinelles SS ; Koch, lui, est suspendu de ses fonctions. Il lui est reproché : « de s'être rendu coupable... d'avoir par le non respect de son devoir de surveillance permis la libération de prisonniers »<sup>198</sup>. En tant que commandant, Koch a failli à trois devoirs : a) le devoir d'assurer la sécurité du camp. Pour sa défense, il fait valoir les difficultés liées à un camp dont la construction a à peine débutée, la présence d'une simple clôture de protection, l'absence de système d'alarme et le logement de la troupe de surveillance à 6 ou 8 km du camp<sup>199</sup>. Faute de miradors utilisables ou construits, il souligne enfin qu'il avait renforcé les troupes de ronde. b) le devoir d'assurer la formation et l'armement de ses troupes : pour Koch, ses troupes sont constituées de vieux réservistes mal formés. Face au renforcement des rondes de surveillance, il n'y aurait plus eu de temps pour la formation des surveillants SS. « *Moi, en tant que commandant du camp, je donne des instructions et des ordres, j'organise l'instruction et la formation des hommes, mais je ne peux quand même pas me tenir à côté de chaque homme pour l'encadrer dans l'exercice de son service et même le meilleur système de sécurité peut faillir lorsque la sentinelle effectue son service sans intérêt et sans précaution, dort ou se laisse surprendre sans pouvoir maîtriser ses nerfs* »<sup>200</sup>. Quant à l'armement, Koch n'aurait pas fait installer des mitrailleuses par peur qu'en cas d'évasion, les SS se tirent mutuellement dessus. c) le devoir de prendre des mesures immédiates pour rattraper les prisonniers évadés. Pour Koch, ce retard est dû à l'erreur dans l'évaluation du nombre de fuyards, tout d'abord estimé à 15. Le responsable du service de construction de Lublin transmet une note dans laquelle la responsabilité de Koch paraît plus affirmée : « *les deux miradors étaient, lors de l'évasion, encore en chantier car le commandant voulait avant*

*tout que la construction des baraques des prisonniers soit achevée* ». De même : « *...à la fin de l'automne seulement, on pouvait espérer loger un bataillon de surveillance* » dans le camp lui-même. Pour sa défense, il indique que Koch a cependant à plusieurs reprises souligné l'urgence de la construction de logements pour les troupes, mais que les changements répétés quant à la taille et la capacité du camp n'ont fait que ralentir cette réalisation<sup>201</sup>.

En attendant les résultats de l'enquête, Himmler décide la mise à l'écart provisoire de Koch. Cette fois-ci pourtant, il n'est plus question de le muter dans un autre camp. Le 27 juillet 1942, le chef de la SS écrit de sa main que Koch doit être suspendu et être dégradé ; il doit descendre au maximum au niveau de *Sturmbannführer*<sup>202</sup>. Il est alors question de l'envoyer sur le front. Le 30 juillet 1942, il est démis de ses fonctions de commandant et doit se rendre à Oranienburg. Richard Glücks, le chef de l'IKL, ordonne un examen médical et un rapport sur sa capacité à exercer des fonctions. Si Koch est considéré comme apte, le *Reichsführer-SS* Himmler autorise son placement comme *auxiliaire*<sup>203</sup>.

L'enquête sur les évasions commence. Le 2 août, une commission rend son rapport qui en grande partie confirme la thèse du manque de moyens et d'hommes pour assurer la sécurité<sup>204</sup>. Cependant, le 24 août, la WVHA demande à l'Administration du personnel la mutation immédiate de Koch à l'Administration complémentaire de la *Waffen SS*. Le 28 août, Glücks prend par écrit la défense de Koch<sup>205</sup> mais ne peut empêcher le transfert approuvé par le *Reichsführer SS* qui souhaite au départ le suspendre jusqu'au résultat de la fin de l'enquête. Le 31 août 1942, Koch est officiellement « mis en vacances » jusqu'à la conclusion de la procédure judiciaire et est muté, au « service complémentaire » de la



Waffen SS. Il prend ses fonctions le 10 septembre 1942. L'enquête se poursuit et le 22 octobre 1942, le tribunal de la Police et de la SS III de Berlin entament une procédure contre Koch «*pour laxisme ayant entraîné la libération de prisonniers et éventuellement pour violation des obligations de service*»<sup>206</sup>. Le 17 février 1943, après 6 mois d'instruction, la procédure est cependant classée sans suite, Koch ayant fait de son mieux dans les circonstances difficiles où a eu lieu l'évasion<sup>207</sup>.

Depuis septembre, il travaille non sans difficulté au service complémentaire. Le SS Gruppenführer Berger, son supérieur hiérarchique commente : «*Pour le travail de remplacement, il ne se montre pas approprié, parce que trop calme. De plus il n'y a pour l'instant pas de place. Je l'ai donc transféré au Service de Protection de la Poste (SPP), plus précisément à la constitution de la 2ème et 3ème unités d'aide de la Reichspost (Poste du Reich) sur le front, ainsi qu'à la réorganisation et à l'intégration du SPP dans la SS ordinaire. Pour la constitution des unités sur le front, il s'est montré à la hauteur. La réorganisation de la Reichspost est un travail qui dépasse ses capacités. Il a trop peu de sensibilité pour nos pratiques, il manque personnellement d'assurance et n'ose pas prendre de décisions. Il ne nous est d'aucune aide. Je suis contraint de faire appel à un nouveau Führer et de confier à Koch l'encadrement de la troisième unité de front. Une autre affectation plus tard dans le cadre de l'administration centrale de la SS est impossible*»<sup>208</sup>.

Koch, blanchi, peut espérer sa réintégration au service des camps. Cependant, Himmler a entre temps radicalement changé sa position et décide tout d'abord de ne pas lui restituer ses galons puis de ne pas le réintégrer dans l'IKL en le maintenant au service de la poste. S'il fait ce choix, c'est que Koch semble ne plus être indispensable.

### 3.3 Le renversement de paradigme ou l'obsolescence de Koch

Au moment où Koch est muté à Lublin le système concentrationnaire connaît de profondes transformations. La SS est tout d'abord chargée de trouver et d'organiser la «solution finale de la question juive». La politique définie alors par l'Administration centrale SS chargée de la sécurité du Reich (RSHA) est l'anéantissement des juifs d'Europe, principalement dans des KZ disposant d'installations d'extermination massive et immédiate. De nouveaux KZ voient alors le jour fin 1941 - début 1942. Simultanément, le gouvernement, conscient de la nécessité accrue d'une main d'œuvre «vivante», développe désormais une politique de recrutement forcé et d'internement en KZ. Ces deux politiques, a priori contradictoires, se rejoignent autour du concept «d'apte au travail» : celui qui peut travailler survit, celui qui est «inapte au travail» est exterminé<sup>209</sup>. Avec l'attaque contre l'Union Soviétique, l'univers concentrationnaire connaît son dernier grand changement. Les difficultés de l'armée allemande sur le front de l'Est à partir de 1942 obligent les nazis à reconsidérer le rôle des camps. L'enrôlement de plus en plus d'Allemands dans la Wehrmacht et la SS entraîne un manque de main-d'œuvre que les nazis espèrent combler par le développement du travail forcé des populations occupées. A cette même époque, l'Administration économique SS dirigée par Oswald Pohl commence à mettre la main sur l'univers concentrationnaire et, au tournant 1942, achève cette longue conquête. Le transfert de l'IKL sous la tutelle de la nouvellement créée Administration d'économie et de gestion de la SS (WVHA), le 16 mars 1942, entérine cette nouvelle politique<sup>210</sup>. L'IKL, dirigée par Richard Glücks devient l'administration D et les KZ deviennent un élément à part entière de l'économie de guerre allemande, du «front intérieur», des

camps de travail où la productivité doit être maximale et leurs coûts réduits. Ces transformations impliquent de nouveaux modes de gestion et l'apparition d'un nouveau type de commandant, «les managers politiques». Ce changement de paradigme met désormais en cause la carrière de Koch.

### L'orientation productiviste comme nouvel objectif des camps

Le travail dans les KZ était jusqu'à présent un instrument, il est désormais le but. Pour Pohl : «*La guerre a apporté une modification visible des KZ et changé ses fonctions vis-à-vis des prisonniers. La détention de prisonniers pour des motifs de sécurité, de rééducation ou de prévention ne sont plus au premier plan ; le centre de gravité s'est déplacé vers le côté économique*»<sup>211</sup>. Une série de mesures est alors mise en place pour améliorer les conditions de vie des prisonniers. Elles n'ont rien d'humanitaires mais visent à préserver et maximiser leurs capacités de travail : pour limiter la mortalité, des colis alimentaires de la Croix Rouge sont autorisés et répartis par la SS, les prisonniers médecins sont autorisés à soigner leur compagnons<sup>212</sup> et les punitions corporelles ne doivent désormais être appliquées qu'en dernier recours. «*Chaque sous-officier et surveillant SS doit faire travailler les prisonniers. Il est bien entendu qu'il est interdit de frapper, de pousser ou de toucher un prisonnier. L'effort doit être obtenu par la parole*», ordonne Richard Glücks en 1943<sup>213</sup>. Des mesures incitatives voient aussi le jour : un système de primes à la productivité permet d'acquérir nourriture, cigarettes ou vêtements, voire donne accès aux «bordels» où travaillent des prisonnières contraintes à la prostitution. La durée du travail est allongée, de 9 à 10 heures au début de la guerre, elle passe à 11 heures par jour et celle des repas et des appels est réduite<sup>214</sup>. Enfin, des camps extérieurs sont construits avec dortoirs permettant de gagner en temps et en force. Si les conditions de

vie s'améliorent sensiblement pour les prisonniers aptes au travail, les autres sont sélectionnés et exterminés soit sur place, soit dans des chambres à gaz en Allemagne ou dans des camps d'extermination à l'Est dans le cadre de l'action «13 f 14 - Euthanasie».

### L'ère des «managers politiques»

Cette nouvelle politique nécessite une nouvelle manière d'administrer les camps. En 1942, Oswald Pohl décide de promouvoir un nouveau style de commandant : les «managers politiques» : des administrateurs ayant des connaissances ou des capacités militaires. Un administrateur dans ce contexte est quelqu'un d'apte à transformer les KZ en industries au service de l'économie de guerre. Les connaissances militaires requises sont celles permettant d'assurer la sécurité du camp. Comme Eicke avant lui, Pohl promeut des hommes ayant son propre profil biographique, c'est à dire d'anciens soldats ayant une expérience de comptable, ou d'administrateur<sup>215</sup>. Le concept de «soldat politique» n'est pas pour autant obsolète. Si pour Eicke, le soldat s'oppose au «fonctionnaire gras», Pohl y voit un administrateur, un gestionnaire menant une autre forme de combat. Sociologiquement, les trente commandants de cette dernière génération sont nés entre 1885 et 1913, ils sont issus du monde ouvrier ou petit-bourgeois. Seize ont un niveau d'étude supérieur au primaire, un tiers a terminé le collège et trois ont le niveau du baccalauréat. Un tiers sont d'anciens vendeurs, un autre tiers des artisans (quatre boulangers), le reste sont des soldats ou des travailleurs agricoles. Ils sont tous mariés<sup>216</sup>.

Les fonctions des commandants sont donc redéfinies et étendues. Himmler écrit à Pohl, le 5 décembre 1941 : «*chaque commandant de camp doit veiller : 1 - à augmenter les capacités de travail des prisonniers..., grâce à*

*une tenue et à une nourriture raisonnable et si nécessaire accrue ; 2 - à augmenter l'intérêt économique des prisonniers en faisant des prisonniers les plus volontaires des exemples... ; 3 - Les commandants portent la responsabilité de la réussite de ce qui paraît pour certains encore impossible. Pendant des années des soi-disant spécialistes ont professé qu'il était impossible de transformer des prisonniers en travailleurs qualifiés. Ces hommes se sont laissés entre temps convaincre du contraire»<sup>217</sup>. Le 30 avril 1942, Pohl s'adresse à tous les commandants : «La direction d'un camp de concentration et de toutes les entreprises SS se trouvant sous son territoire est entre les mains du commandant du camp. Le commandant est lui seul responsable pour l'affectation du travail. L'affectation doit au vrai sens du terme être épuisante afin d'atteindre un niveau supérieur de résultats... La durée du travail est déterminée uniquement par le commandant, l'exécution de cet ordre implique de nouvelles exigences pour chaque commandant. Comme chaque camp est différent des autres, il n'y aura pas d'instructions semblables. Pour cette raison, toutes les capacités d'initiatives reposent sur le commandant. Il doit lier des connaissances dans la chose militaire et économique avec la conduite intelligente et sage des groupes humains pour un haut potentiel de résultats»<sup>218</sup>. Les commandants dirigent dorénavant des entreprises d'esclaves, règlent les conditions de travail et négocient avec des entreprises privées des contrats de ventes de biens et de location d'esclaves. Tous les commandants en fonction ne sont pourtant pas à la hauteur des nouveaux objectifs.*

### L'épuration de 1942

Une enquête de 1938 avait montré que sur 513 führer SS, seuls 128 (25%) étaient aptes à leurs fonctions et conseillaient d'en licencier 270<sup>219</sup>. Avec l'incorporation de l'IKL dans la WVHA, Pohl entame une vague de

mutations et d'exclusions des «vieux Seigneurs»<sup>220</sup> de Eicke pour manque de qualifications pour la chose administrative. Pour lui : «Un grand nombre de commandants et de führer... considèrent encore les prisonniers comme des ennemis à terroriser, se montrent peu intéressés par un travail rationnel et sont par là-même contre-productifs»<sup>221</sup>. Pohl s'attaque aussi au laxisme, à l'alcoolisme et à la corruption trop longtemps tolérés. Pour fonctionner à plein régime, il faut aux camps des hommes honnêtes, menant une vie saine et tournés vers les intérêts de la SS. L'été 1942, l'épuration commence avec l'aval de Himmler : le 13 août, une lettre de son état-major fait part de ses intentions. Karl Künstler (Flossenburg) doit mettre fin à ses penchants pour l'alcool sous peine d'«être enfermé pendant plusieurs années», Alex Piorowski (Dachau) doit être poursuivi par les tribunaux<sup>222</sup>. Onze jours plus tard, la WVHA demande la suspension et la mutation des commandants Hans Loritz, Karl Koch, Alex Piorowski, Arthur Rödl et Karl Künstler dans d'autres services de la SS<sup>223</sup>. Au terme de ce remaniement, un tiers des commandants sont écartés et 21 nouveaux commandants, selon Himmler «efficaces et honnêtes» entrent en fonction<sup>224</sup>. La moitié de ces hommes ont acquis leurs galons dans différentes kommandantur<sup>225</sup>, d'autres sont issus de la division SS-Totenkopf présente sur le front et sont affectés dans des camps pour incapacité au combat ou incompétence au commandement. Avant la guerre, ils ont pour la plupart acquis une expérience dans la surveillance des KZ. Enfin, trois sont issus de l'IKL ou de l'Administration D<sup>226</sup>. Un tiers a une expérience armée comme soldat ou paramilitaire<sup>227</sup>. Hermann Pister, Rudolf Höss, Rudolf Haas, Frank Ziereis sont confirmés à leur poste. La transformation des camps est cependant un échec et ne conduit qu'à l'expansion du système et à l'augmentation de la mortalité. Les nouveaux com-

mandants ne sont pas plus capables que les précédents pour la simple raison qu'ils ont été formés dans les KZ par les hommes de Eicke ou qu'ils sont eux aussi des «soldats politiques».

### La mise à l'écart de Koch comme conséquence du changement de paradigme ?

La nomination de Koch à Lublin-Majdanek peut prêter à confusion. Au moment où il entre en fonction, l'Administration SS est en train de mettre en place sa nouvelle politique et alors que Pohl prend les commandes des camps, la carrière de Koch n'est pas mise en cause. Certes, il a connu quelques déboires avec la justice, mais sa compétence en tant que commandant est relativement intacte. En outre, la construction de Majdanek est un chantier extrêmement important et Koch bénéficie des meilleures conditions pour agir, puisqu'il peut, entre autre, faire venir à Lublin une grande partie de son état-major de Buchenwald. Le nouveau modèle de commandant ne signifie pas non plus que Koch ne corresponde pas au profil ou qu'il soit inapte à s'adapter. Tout laisse croire que Koch a encore sa place dans ce système. D'une part, Pohl promeut des hommes nommés par Eicke, comme Anton Kaindl, Paul Hoppe ou Fritz Sühren, d'autre part, si les managers politiques sont avant tout des commandants dirigeant des KZ situés dans le Reich, le modèle de Eicke semble alors plus approprié pour des camps plus difficiles comme les camps d'extermination qui sont en 1942 à bâtir. Koch «le bâtisseur de camp» a toujours au sein de ce nouveau paradigme un rôle à jouer. Il est en effet l'un des seuls commandants encore en fonction ayant à son actif la construction de deux camps dans des conditions extrêmes. Koch saborde pourtant cette opportunité. Son incompétence révélée à Lublin est alors inacceptable et offre une

occasion à Himmler d'écarter l'un des deux seuls rescapés de l'ère Eicke.

## 4. Un condamné à mort pour l'exemple ?

«Un homme fatigué et fainéant»

Heinrich Himmler à propos de Karl Koch, mars 1943<sup>228</sup>.

*La mutation de Koch au service de protection du courrier ne signifie pas que la justice SS en a fini avec lui. A Kassel, Waldeck Pyrmont, malgré un nouveau cadre juridique plus contraignant, persévère et après deux ans d'enquête parvient finalement à l'inculper une nouvelle fois. Son inculpation n'est pourtant pas sans soulever de questions. Si les preuves des agissements malhonnêtes de Koch sont éloquentes, elles ne peuvent expliquer pourquoi il est finalement inculpé plutôt que sanctionné, muté ou exclu de la SS comme beaucoup d'autres. Son procès Koch qui s'ouvre en 1944 met finalement à jour l'immense étendue du crime : corruption, enrichissement, vol, torture, assassinats... Au terme de celui-ci, la peine de mort est prononcée. Cette sentence sans précédent doit servir d'exemple pour tous les commandants SS. Qu'en est-il vraiment, quelle est la portée du jugement ? Et dans la mesure où Koch est le seul commandant condamné à mort à avoir été passé par les armes : pourquoi a-t-il été le seul exécuté ? Y-a-t-il un autre motif à cet exécution ?*

### 4.1 L'enquête et l'arrestation du «roi des criminels»

Le 22 mai 1942, le juriste SS Kauke transmet à Waldeck Pyrmont, les conclusions de son enquête à Buchenwald, mettant en évidence des irrégularités dans la comptabilité. Un an plus tard, le 19 juillet 1943, Himmler ordonne une sanction disciplinaire et l'ouverture d'une procédure judiciaire qui sera

rapidement stoppée : en enquêtant sur des rumeurs de marché noir à Buchenwald, d'autres juristes SS ont découvert un système mafieux d'une telle ampleur que Himmler ordonne l'ouverture d'une nouvelle enquête, le 8 août 1943. L'inculpation de Koch semble être principalement le fruit de «coïncidences»<sup>229</sup>. L'enquête du juriste Werner Paulmann sur le marché noir à Weimar prend, dans les mois qui suivent son affectation, de telles proportions, qu'en juin 1943, il sollicite auprès de l'Administration centrale de la police criminelle du Reich (RKPA), l'envoi d'un assistant juridique membre de la SS. Celle-ci lui envoie «le» spécialiste SS des affaires de corruption : l'Obersturmführer SS Dr. Konrad Morgen qui arrive en juillet et s'intéresse d'abord à Thilo Bornschein, le seul fournisseur du KZ<sup>230</sup>. Il découvre que Bornschein se faisait payer en liquide, sans facture, et fixait arbitrairement haut le prix des marchandises qu'il vendait aux SS qui faisaient alors la même opération avec les prisonniers. Koch percevait sa part sur les deux transactions. Bornschein est finalement inculpé et sera plus tard condamné<sup>231</sup>. Morgen ne s'arrête pas là : *«A peine une ou deux semaines après son arrivée, il pouvait annoncer comme résultats annexes dus au hasard, que dans les appartements de certains Unterführer SS devaient se trouver de l'or et des bijoux, obtenus uniquement de manière illicite. Des perquisitions furent ordonnées qui donnèrent un résultat extraordinaire. Des trésors de valeurs furent saisies. Ces Unterführer avaient auparavant leur appartement de fonction à Buchenwald, mais étaient à l'époque au KL Lublin»*<sup>232</sup>. Il s'agit, entre autre, de Martin Sommer, l'ancien geôlier du camp et de Hermann Hackmann, l'adjutant de Koch<sup>233</sup>. Dans leur appartement sont trouvés de grandes quantités d'or, des bijoux, des tapis et des meubles de valeur, vraisemblablement volés aux prisonniers. A Lublin, les perquisitions contre des SS

conduisent aux mêmes résultats et à leur arrestation. Morgen contrôle aussi illégalement les comptes bancaires de Koch et le courrier entre Karl et sa femme restée à Buchenwald<sup>234</sup>. Il est vite convaincu que les malversations de Koch sont liées à l'internement des 10.000 juifs allemands en novembre 1938. *«Karl Koch doit être appelé le roi des criminels. Il s'est entouré d'une équipe de criminels»*<sup>235</sup>. *Là derrière se trouvait une folle envie de pouvoir et le but de s'enrichir sur le dos des prisonniers»* déclare Morgen<sup>236</sup>. *«Je constatai que les prisonniers dont on pouvait penser qu'ils auraient pu savoir quelque chose sur les crimes de corruption étaient en majorité morts. Cette fréquence des morts m'apparut d'autant plus étonnante que des prisonniers qui ne se trouvaient pas à des postes clés jouissaient d'une parfaite santé malgré de nombreuses années dans le camp et que justement les prisonniers susceptibles d'être témoins étaient morts. J'ai alors contrôlé les dossiers des morts. Il n'y avait rien d'anormal»*<sup>237</sup>. Dans un premier temps, il lui est impossible de trouver quoi que ce soit d'irrégulier, les causes de décès des prisonniers étant différentes et réparties sur plusieurs années. *«Puis je remarquai que la plupart des prisonniers morts avaient juste avant leur décès séjourné dans l'infirmerie ou dans la prison du camp. J'eus le premier soupçon que dans ces deux installations du KZ, des meurtres de prisonniers avaient été commis»*<sup>238</sup>. Il place alors un officier de la police criminelle dans le camp pour recueillir toute information susceptible de faire avancer l'enquête. C'est un échec. *«C'est par hasard que je tombai plus tard sur ma première trace, je remarquai que des prisonniers étaient enregistrés simultanément dans les registres de l'infirmerie et de la prison. Sur le registre du cachot était écrit : «Libération le 9 mai, à 12 heures». Dans le registre de l'infirmerie : «patient décédé le 9 mai, à 9 heures et quart du matin»*<sup>239</sup>. En comparant les registres de

l'infirmier, Morgen obtient la preuve cherchée. Depuis l'hiver 1941-1942 en effet, Waldeck Pymont soupçonne des assassinats illégaux commis à Buchenwald. En contrôlant les rapports de décès non naturels, il tombe en novembre 1941 sur ceux traitant de la mort de Walter Krämer, ancien député de Prusse, et Karl Peix, abattus tous deux pendant une tentative d'évasion à Goslar, un camp extérieur de Buchenwald<sup>240</sup>. Waldeck Pymont connaît les deux prisonniers communistes : alors qu'il était blessé au pied, il s'était fait soigner à l'infirmier du KZ par ces deux «camarades». Il savait qu'ils avaient l'espoir d'être bientôt libérés et que le corpulent Krämer, souffrant du genou, ne pouvait pas envisager de s'enfuir. En 1941, il ne peut pourtant pas prouver ces assassinats n'ayant accès qu'aux rapports SS<sup>241</sup>. En 1943, Morgen lui sert le mobile sur un plateau. Peix et Krämer, à la tête de l'organisation clandestine du camp, menacent Koch et ses complices par les informations qu'ils possèdent. En novembre 1941, des investigations sont déjà en cours contre Hermann Hackmann, l'adjutant du camp, pour vol et détournement et Koch sait que Waldeck Pymont enquête aussi sur l'administration de Buchenwald. Cette même enquête conduira un mois plus tard à son arrestation provisoire. Koch et ses complices n'ont de choix alors que de faire disparaître ces deux témoins. Morgen arrête le SS Johann Blank, qui a ordonné pour Koch ces 2 assassinats. Celui-ci passe rapidement aux aveux. Morgen découvre en suivant des dizaines d'assassinats ordonnés par Koch, dont ceux liés à l'assassinat des frères Hamber. Il prouve également les complicités du Dr Waldemar Hoven et du surveillant de prison Martin Sommer qui en 1956 sera accusé de 153 meurtres. *«Sommer a assassiné seul la plupart des prisonniers par injections d'évipan, de phénol ou d'air... Koch avait donné à Sommer les noms et les numéros matricules de certains prisonniers,*

*qu'il avait éliminés au cours des jours suivants. Sommer avait aménagé sous son bureau une cache dans laquelle il avait dissimulé des seringues empoisonnées et des médicaments»<sup>242</sup>.*

Le 19 juillet, 3 semaines après l'arrivée de Morgen, Himmler ordonne l'ouverture d'une enquête. En fait, cette instruction est liée à la première arrestation de Koch. Les résultats de l'enquêteur Kauke, présentés le 5 avril 1942, ont pour l'instant été ignorés et plus d'un an après, Himmler autorise de plus amples investigations. Il est alors de nouveau question de la dégradation de Koch qui n'a pas encore eu lieu. Cette procédure n'est pourtant pas ouverte ; les résultats de Morgen concernant Bornschein sont suffisamment avancés pour que Himmler ordonne une nouvelle enquête contre Koch, le 8 août 1943. Le 24 août, Himmler autorise l'arrestation de Koch. Ce dernier, qui travaille à Zaaz en Bohême à la protection du courrier, est convoqué par les juristes SS. Morgen et Paulmann raconteront après guerre cette arrestation angoissante : Koch revient le 24 août 1943 peu avant minuit à Buchenwald, où sa femme et sa famille habitent toujours. *«Une nuit très sombre, un vent de tempête, ça et là des éclairs. Tout était tellement calme. Paulmann qui était avec moi me dit : tiens son revolver prêt, ça pourrait tourner à la fusillade». Je frappai avec ma botte contre la porte... Soudain la porte s'ouvrit et Koch se tint dans l'entrebâillement. Il portait un pull-over et donnait l'impression qu'il avait passé toute la soirée à la maison... Il était froid. Un renard aux abois. Il semblait être un homme de raisonnement. Il répondit de manière très, très réfléchie. Il avait pour tout un contre-argument. Je ne le crus pas une seconde. Il fut arrêté»<sup>243</sup>.* Ilse Koch est arrêtée le lendemain. A ce moment de l'enquête, Karl Koch est accusé de détournement de fonds, faux et usage de faux, destruction de documents officiels et autres agissements.

La villa est perquisitionnée à deux reprises et les preuves saisies renforcent les soupçons. *«Sur la table se trouvaient des objets en or et autres biens de valeur, dans la chambre nous trouvâmes des manteaux de cuir et de fourrure»*<sup>244</sup>.

Le jour de l'arrestation, Morgen écrit à la Direction centrale de la SS (SSFHA) : *«Avec l'accord préalable du Reichsführer SS, l'ancien commandant des KZ Lublin et Buchenwald, Karl Koch a été arrêté après interrogatoire et conduit à la prison de la Gestapo de Weimar, à la disposition du tribunal supérieur de la police et des SS. Sur Koch reposent les soupçons de détournement de fonds, falsifications et destruction de documents, d'insulte à fonctionnaire, menace et autres délits graves»*<sup>245</sup>. L'interrogatoire que mène alors Morgen est si dur que Koch s'effondre et fait de premiers aveux. Koch ne peut pas donner d'explication crédible.

### Les difficultés de l'enquête : la «kamaraderie» SS contre la justice SS

Morgen et Waldeck Pymont, qui ont tous les deux vécus des expériences difficiles suite à des arrestations d'officiers SS, s'attendent à de vives réactions. Pour Karl Koch sa femme *«a été arrêtée..., afin que personne ne puisse s'occuper de moi. Sinon ça se serait passé comme en 1941 »*<sup>246</sup>. Dans les faits, Morgen a mis le pied dans la fourmière SS qui s'affaire maintenant à stopper la procédure. Comme deux ans auparavant, Oswald Pohl et la direction de l'Administration D (IKL) exercent d'énormes pressions pour le détourner de ses objectifs<sup>247</sup>. Morgen qui pourtant, quelques années auparavant, avait été envoyé sur le front justement parce que son zèle embarrassait, ne se laisse pas intimider. Il persévère, fort du soutien de Himmler. Pohl menace cette fois-ci Morgen, l'insulte, se plaint auprès de ses supérieurs, influence et manipule des juges locaux et des commandants

contre lui et utilise sa position pour exercer des pressions sur les administrations chargées de la Sécurité et de la police criminelle<sup>248</sup>. Morgen connaît le vrai mobile de Pohl : *«(Pohl) n'était pas seulement impliqué dans la machinerie de meurtres des KZ, mais il était devenu pareillement l'homme le plus corrompu du Reich»*<sup>249</sup>. Morgen rassemble les preuves confirmant que Pohl a reçu de Koch des œuvres d'art et des meubles coûteux<sup>250</sup>. Glücks, le successeur de Eicke à la tête de l'IKL n'est pas en reste : en 1941, il avait déjà menacé Waldeck Pymont et lui avait promis de sérieux problèmes s'il persistait à vouloir arrêter Koch<sup>251</sup>. Si tous les membres de l'IKL ne sont pas directement impliqués dans les malversations de Koch, ils en ont au moins pour les principaux, bénéficié. Eicke a, par exemple, reçu pour 2.000 RM de biens produits à Buchenwald et pour 15.000 RM de dons du commandant. En 1940, par exemple, Koch a distribué 10.000 RM à d'autres commandants<sup>252</sup>.

Le système de Koch peut maintenant prouver toute son efficacité. Ceux qui ont indirectement bénéficié de sa générosité ou sont directement impliqués se mobilisent. Koch trouve aussi, dans la «kamaraderie» SS, une alliée de taille : les «kamarades» qu'il a formé et qui l'ont formé interviennent dans leur camp respectif pour détruire les preuves et éliminer les témoins. Pohl interdit d'abord aux juges d'instruction SS l'accès aux camps sans son aval et l'ouverture d'enquêtes sans qu'il en soit informé<sup>253</sup>. Parallèlement, dans de nombreux KZ, des documents compromettant, notamment les livres de compte, disparaissent. A Auschwitz, des dossiers de la police criminelle s'envolent dans les flammes de la baraque où ils sont entreposés<sup>254</sup>. A Lublin, à la mi 1943, 20 juifs affectés à l'entrepôt des vêtements et témoins des vols SS sont assassinés<sup>255</sup> sous les ordres de l'Autorité Supérieure SS du district<sup>256</sup>. A Sachsenhausen, Pohl *«fit mettre en prison*

*un de nos prisonniers de confiance, un certain Rothe, et voulait, grâce à un ordre de la RKPA, obtenir qu'il soit pendu devant les autres prisonniers. Un chargé d'enquête s'en rendit compte à temps et pu au dernier instant l'en empêcher»<sup>257</sup>. A Buchenwald même, alors que Morgen mène son enquête, les prisonniers Freudmann et May, compromis dans le commerce illégal de viande, sont éliminés «sous ses yeux». Lorsqu'il demande à les interroger, Morgen apprend qu'ils sont à l'infirmerie atteints d'une maladie contagieuse. Le docteur Hoven l'informe peu après de leur décès. Une erreur qui permettra à Morgen de confondre Hoven et de comprendre comment Koch fait disparaître, en apparence légalement, les témoins<sup>258</sup>. En consultant les dossiers médicaux, il constatera que ceux-ci sont extrêmement précis et que la température des patients fut anormalement relevée toutes les deux heures<sup>259</sup>. Kurt Titz, prisonnier travaillant comme domestique dans la villa Koch, échappe lui aussi, de justesse, à une tentative d'empoisonnement orchestré par Hoven et Sommer<sup>260</sup>. Il refusera ensuite de témoigner au procès. Koch peut aussi craindre dans ses propres rangs. A Buchenwald, le Scharführer SS Rudi Köhler, complice et témoin, est retrouvé mort en 1943<sup>261</sup>. Morgen le laisse en bonne santé pour se rendre à Kassel, puis reçoit un télégramme l'informant que celui-ci est malade. L'assassinat ne peut être empêché<sup>262</sup>. La peur de parler rend encore plus difficiles les investigations : «les témoins et les accusés en appelaient à leur devoir de silence. Les prisonniers refusèrent de faire des déclarations alors même qu'ils voyaient que l'enquête était dans leur intérêt»<sup>263</sup>. Waldeck Pymont décide alors d'ordonner la libération des prisonniers acceptant de témoigner. Le prisonnier Alfred Miller, depuis 1941 à Buchenwald, est libéré le 13 mars 1944 pour son aide dans l'enquête<sup>264</sup>.*

Le dernier problème auquel font face Paulmann et Morgen est d'ordre technique. L'affaire a pris de telles proportions qu'ils n'ont ni la structure ni les compétences pour aller plus en avant. Himmler décrète alors, à l'automne 1943, la création d'un Tribunal de police et de la SS pour des tâches spéciales, formé de Paulmann, Morgen et Waldeck Pymont<sup>265</sup>.

Au terme de l'instruction, Himmler répond à un télégramme de Morgen en lui ordonnant d'inculper Karl et Ilse Koch, Waldemar Hoven, Johann Blank, Martin Sommer et autres complices. «*A la découverte des crimes de Buchenwald fin 1943, Himmler fut immédiatement informé. Himmler fut tenu régulièrement au courant de l'évolution de l'enquête. Il ordonna que l'enquête soit menée strictement*»<sup>266</sup>.

## 4.2 Le Procès

L'inculpation de Koch a lieu officiellement en avril 1944. En septembre, 3 ans après le début de l'instruction de Waldeck Pymont, 6 ans après le début des vols, Koch et ses complices sont jugés par leurs pairs. Cette procédure déjà sordide deviendra pendant le procès digne des plus mauvais faits divers où se mêlent crimes, meurtres, trahisons et sexe. Morgen qui mènera plus tard l'accusation, rédige le seul document juridique conservé de cette affaire : l'acte d'accusation d'une centaine de pages dresse le tableau édifiant des crimes de Koch et de ses complices. Il fait peser trois griefs : corruption, violation des lois militaires et surtout assassinats de prisonniers.

### Corruption et enrichissement

En comparant la situation financière réelle de la famille Koch en 1943 avec celle attendue compte tenu de ses revenus, Morgen met en évidence 78.000 RM d'origine inconnue. Koch fait valoir d'abord sa chance aux jeux, puis maladroitement, la vente de biens pré-



cieux et des billets de banque collectionnés dans les années 20 alors que sa situation était misérable. Incapable de donner le nom des vendeurs et acquéreurs de ces valeurs et n'ayant pas déclaré ces profits, il écope d'une accusation pour fraudes fiscales. Morgen découvre ensuite l'existence d'un compte d'épargne où sont déposés 23.000 RM et ou ont circulé 106.000 RM, soit versés sous la forme de prêts ou de commissions à des complices comme le commandant Weiseborn, soit utilisés à la rénovation de sa villa ou à l'achat d'un bateau ou d'essence au commandant Loritz. Morgen est convaincu que Koch a détourné pour plus de 200.000 RM<sup>267</sup> notamment suite à la vente aux internés juifs allemands de 1938 d'«*eau minérale, chocolat, pralines, salade, betterave, pains aux raisins, cacao, lait, goulache, viandes de porc variées, couverts, bretelles, chaussures, couvertures, pull-over*». «*Koch pratique aussi volontiers les sanctions financières, pour n'importe quel motif : destruction de biens, de lampes ou de meubles*»<sup>268</sup>. Morgen liste longuement les «caisses», lieux de vente desquels Koch percevait une commission et «entreprises», et les ateliers où travaillent des prisonniers à la production de biens ensuite revendus<sup>269</sup>.

### La violation des lois militaires

La procédure classée sans suite, suite à l'évasion de juillet 1942 à Majdanek est de nouveau ouverte avec pour but de prouver que celle-ci est due à la malhonnêteté et au laxisme de Koch. Il lui est reproché non seulement la dissimulation des évasions et le non respect du règlement concernant le traitement des prisonniers, mais aussi de tenue non correcte des comptes, la non dénonciation de SS ayant commis des vols à Buchenwald entre 1938 et 1939 et à Lublin, de négligence concernant les mesures de sécurité ayant entraîné la fuite de prisonniers, de manipulation des effectifs dans le but de dissimuler des évasions et arresta-

tions illégales de civils afin de maintenir le niveau des effectifs, de cruautés et de traitements cruels et barbares de prisonniers par l'usage de coups, de la faim et du «gel», de contraintes physiques en violation des mœurs valables en Allemagne, de conduite de caisses noires, d'entreprises et de traitement privilégié de prisonniers portant des habits civils et ayant le droit de sortir du camp, menaçant ainsi la sécurité des SS.

### Les assassinats

Koch est accusé d'avoir, de sa propre initiative, institutionnalisé un examen de sélection des nouveaux prisonniers. «Ceux considérés comme des criminels irrécupérables ou ayant atteint aux bonnes mœurs», étaient soit transférés, soit marqués par les lettres K ou I sur leur dossier, puis finalement envoyés dans la prison où Martin Sommer se chargeait des exécutions. Il est accusé aussi d'avoir organisé et couvert l'assassinat de 21 juifs en 1939 suite à l'attentat de Georg Elser contre Hitler. Comme certains sous-officiers avaient craint les retombées de leurs actes, Koch avait alors fait appel à des «volontaires» pour signer les documents officiels. La liste des personnes assassinées est longue : 200 selon le juriste W. Paulmann, 160 dans la prison, 120 abattues en «tentant une évasion» à la carrière, et un nombre indéfini empoisonnées dans l'infirmerie selon l'acte d'accusation. Pressés par le temps et la crainte d'un changement d'avis d'Himmler, les enquêteurs SS se concentrent alors sur trois cas. Ceux de Peix et Krämer et celui du tailleur Wendel, prisonnier à Buchenwald, amené par Koch à Lublin ou devenu un témoin gênant, il est assassiné<sup>270</sup>.

A cette longue liste de délits s'ajoutent d'autres crimes liés aux précédents, comme la violation des lois fiscales par omissions de plus-values, la violation des lois douanières concernant le transport international de marchandises, l'exercice illégal du com-

merce, l'abattage illégal de bestiaux, l'exercice du marché noir, l'appropriation de biens de l'Etat, le vol d'électricité en ayant fait raccorder sa villa aux installations électriques du camp et le dol sur le paiement de réparations déjà payées par la SS<sup>271</sup>. Morgen enfin dresse une longue liste des méthodes de Koch constituées d'*«irrégularités intentionnelles, de prises personnelles d'argent, de paiements «entre quatre yeux», de possibilités d'enrichissement d'autres SS, de protections mutuelles, de loi du silence, de chantage et de menaces, d'utilisation de relations haut-placées, de destruction de preuves, ... et finalement l'utilisation du compte en banque d'un enfant mort»*<sup>272</sup>.

La première audience du procès a lieu à huis clos, en septembre 1944. Sur le banc des accusés se tiennent la «Bande de Koch», quasiment au complet : Ilse et Karl Koch, Martin Sommer et Waldemar Hoven et d'autres SS<sup>273</sup>. Ilse Koch est accusée du détournement de 25.000 RM en liquide et de 46.000 RM en biens, et d'incitation à la violence contre les prisonniers Martin Sommer et le Dr Hoven, de meurtres et de tentatives de meurtres<sup>274</sup>. Certains complices sont absents du prétoire : Hermann Hackmann et Hermann Florstedt sont poursuivis dans d'autres affaires de corruption<sup>275</sup>, Johann Blank s'est suicidé en prison et les kapos complices de la carrière sont aussi morts entre temps<sup>276</sup>.

L'audience dure trois jours. Morgen fait appel à 21 témoins : des complices comme Hermann Hackmann et Gotthard Michael, des ennemis ou opposants SS comme les commandants Arthur Rödl et Hermann Pister et des prisonniers du camp comme l'écrivain Alfred Miller et le Dr Roman Hädelmeier, tous deux nazis de la première heure, prisonniers privilégiés du camp et témoins des crimes de la prison commandités par Koch<sup>277</sup>. Oswald Pohl, qui n'a pu empêcher l'ouverture du procès, persévère à vou-

loir interrompre la procédure. Il envoie le responsable juridique de son état-major, le SS Schmidt Klevenow, dont la tactique est de faire retirer les chefs d'accusation en montrant qu'ils sont le fruit de l'exagération de Morgen qui utilise ce procès pour se mettre en valeur, qu'Himmler a été manipulé et que ce procès ne fait que salir l'image de la SS<sup>278</sup>.

Koch plaide l'innocence jusqu'au dernier interrogatoire, nie l'enrichissement personnel et cherche à repousser sur d'autres ses fautes. Sa seule erreur est de n'avoir pas contrôlé suffisamment. Il en appelle aussi à sa mauvaise mémoire et à son absence des camps depuis longtemps. Au cours du dernier interrogatoire, il a cependant reconnu 20.000 RM, détournés de manière temporaire pour des dépenses familiales, mais affirme que la confusion entre argent privé et celui de la SS n'est pas le fruit de mauvaises intentions, ayant l'intention de restituer cette somme sous la forme d'une «livraison de champagne à Hans Loritz». Pour les crimes et les mauvais traitements, Koch est tout aussi évasif. *«Je ne trouve aucune explication à mon comportement. Si ce n'est que je fus choyé par mes supérieurs. Tout ce que je proposais et faisais était bien jugé. Je récoltais toujours des louanges et des lauriers. Personne ne m'a critiqué. Cela m'est monté à la tête. A l'époque j'avais la folie des grandeurs»*. Il fait aussi référence à des ordres d'exécution invérifiables donnés par Reinhard Heydrich ou par Theodor Eicke, «malheureusement» morts entre temps, ordres démentis par des assistants de Eicke. Finalement, la stratégie de Koch est en partie payante. Le juge d'instruction demande un complément d'information afin de retrouver les ordres supposés d'assassinats<sup>279</sup> et décident de traiter séparément le cas des époux Koch et les cas Hoven et Sommer. Au cours de l'audience, les relations intimes qu'Ilse a entretenues avec Waldemar Hoven

et Hermann Florstedt et leurs tentatives pour la manipuler ne sont pas jugées propices à la procédure<sup>280</sup>.

La deuxième et dernière audience s'ouvre le 18 décembre. Le lendemain, le procureur SS demande la peine de mort pour Karl et une peine de cinq ans d'emprisonnement pour Ilse. Au terme des délibérations, seul Karl est reconnu coupable de trois assassinats et de détournement d'argent de l'État. La sentence est la peine de mort. Ilse est acquittée.

### **La portée et les enjeux du procès : la corruption condamnable et la corruption condamnée**

De janvier 1934 à décembre 1941, 10.887 procès ont lieu pour vol au sein du NSDAP<sup>281</sup>. La corruption est généralisée à l'ensemble de la société ainsi que le clientélisme du régime, par la constitution de groupes informels et par les politiques de spoliation et de déportation. De nombreux exemples de détournements impliquent les plus hautes sphères et personnalités du régime comme Hermann Göring, Josef Goebbels, Hans Frank, Robert Ley et Albert Speer, mais aussi Adolf Hitler, millionnaire très rapidement, qui utilise sa position pour se faire radier du Ministère des Impôts en 1934<sup>282</sup>. La SS n'échappe pas à la règle : son autonomie de manœuvre, ses groupes informels et sa camaraderie sont des facteurs propices. Le commandant Hans Loritz, par exemple, se laisse construire à St Gilgen par les prisonniers de Dachau une maison et son mobilier. Alexander Piorowski s'approprie dans la même ville, une maison ayant appartenu à des juifs<sup>283</sup>. Pohl et Eicke reçoivent des «cadeaux» de leurs commandants, et Himmler place 2 millions de dollars «d'économies» à l'étranger<sup>284</sup>, s'approprie les biens fabriqués par les prisonniers des camps et reçoit de Koch, en 1939, une garniture de bureau en marbre vert d'une valeur de 20.000

RM, réalisée par les prisonniers. Que signifie alors l'accusation de corruption contre Koch ? Au regard de l'acte d'accusation contre Koch ou d'autres SS poursuivis, la corruption est considérée comme un délit si elle remplit deux conditions. S'il s'agit d'enrichissement personnel : un SS peut détourner des fonds uniquement dans le but d'en faire profiter la communauté SS (Koch prétend pour sa défense avoir voulu redistribuer l'argent récolté sous forme de dons, notamment à Hans Loritz). S'il s'agit d'argent volé à la SS et donc commis contre la communauté SS : une forme de trahison beaucoup plus grave que le délit lui-même. Koch n'est donc pas uniquement poursuivi pour enrichissement mais il est avant tout poursuivi pour avoir trahi la SS, avoir fait passer ses intérêts personnels avant ceux de la communauté SS et au détriment de celle-ci.

Pourquoi Himmler a-t-il attendu aussi longtemps pour agir ? La «kamaraderie» protectrice des SS et l'intérêt stratégique de maintenir à des postes des hommes malhonnêtes, corrompus, donc facilement contrôlables font de la corruption un instrument symbolique et politique. Pour Frank Bajohr : *«Si la corruption est poursuivie c'est surtout contre des petits fonctionnaires qu'elle s'applique. Pour ceux qui sont au pouvoir, ils ne sont poursuivis que si leurs supérieurs ne les jugent plus utiles»*<sup>285</sup>. L'accusation de corruption contre Koch prend dans l'optique du changement de modèle de commandants alors une autre signification : Koch est poursuivi parce qu'il est devenu simplement obsolète. Avec le changement de paradigme de 1942, il n'est plus question pour ses supérieurs de fermer les yeux.

### **Les «traitements spéciaux» et les assassinats**

Le nombre total des victimes de la SS ne sera jamais définitivement connu et rend

difficilement compréhensible le reproche de meurtre fait à Koch. Le témoignage cynique de Konrad Morgen après la guerre est déterminant pour définir la notion SS d'assassinat. De ses investigations, il distingue deux types d'assassinats : les exécutions légales, désignées par les SS du terme de «traitement spécial» concernant les juifs ou les handicapés et les assassinats illégaux, commis à l'initiative de SS isolés qu'il peut alors poursuivre. Le crime de Koch n'est alors pas d'avoir commis des assassinats, mais de les avoir commis sans en avoir reçu l'ordre. La vie du prisonnier n'est pas ici importante, ce qui compte une fois de plus, c'est d'avoir transgressé un principe de base de la SS, celui de l'obéissance.

### Les enjeux idéologiques et politiques du procès : Himmler contre Himmler

Le procès Koch révèle un changement idéologique profond qui se produit à partir de 1942 et opposant deux conceptions de la SS, deux visages d'Himmler. D'un côté, le Himmler «kamarade», défendant l'image de la SS et couvrant les massacres, de l'autre côté, le «nouvel» Himmler, «défenseur de la décence et de l'honnêteté». Ses hésitations montrent son embarras : tantôt autorisant uniquement une procédure pour corruption mais pas pour assassinat, tantôt permettant aux enquêteurs d'agir sans limite et leur demandant une enquête stricte. S'il hésite longtemps, à l'automne 1944, il opte définitivement pour la tendance «moralisatrice». Le 4 octobre 1944, il déclare à Posen : «*Nous sommes un peuple très corrompu. Nous ne devons pas prendre cela d'une manière trop tragique. Nous ne maîtriserons pas cette Peste, appelée corruption, dans nos rangs, si nous n'écrasons pas tout début de corruption dans nos rangs, si nous ne la poursuivons pas de façon barbare, sans condition, sans limite, dans «oui mais», si nous ne dégradons pas les hommes corrompus* »<sup>286</sup>. L'image de la SS ternie par tant de

délits peut être sauvée non plus en cachant ceux-ci mais en les condamnant. Cette tendance minoritaire au sein de la SS, et que Waldeck Pymont incarne, a fini par gagner Himmler. Si elle est moralisatrice, elle n'est cependant pas humaniste. Waldeck Pymont poursuit Koch non pas pour sauver ou protéger des prisonniers, mais pour sauver l'image de la SS. Cependant, Himmler est aussi confronté à un autre problème plus important, celui de la déroute allemande et les procès en cours signifient l'emprisonnement d'hommes plus utiles sur le front qu'en prison. Finalement, il décide de repousser à plus tard les considérations morales et de suspendre les procès à l'exception du cas Koch. Le juge SS Günther Reinecke, responsable du Tribunal SS spécial, reçoit à la mi-1944 un ordre de Himmler : «*Koch serait condamné à mort et devrait être exécuté devant les prisonniers rassemblés. Pohl devrait lui-même mener l'exécution et devrait adresser aux troupes de surveillance présentes les mots appropriés. Les autres coupables auraient à se dénoncer volontairement et ils pourraient éventuellement bénéficier d'une mesure de clémence. Celui qui ne se ferait pas connaître suffisamment tôt aurait à craindre la peine de mort*»<sup>287</sup>. Face à cette décision, le tribunal central SS fait opposition et il obtient la suspension de cette décision. Himmler tolère alors d'autres procédures.

Le procès Koch met aussi en avant des enjeux politiques et les luttes d'influence qui existent entre les différentes administrations : - L'IKL et la WVHA veulent à tout prix éviter une mise en accusation de Koch qui mettrait en cause leur efficacité -. L'Administration criminelle et la Gestapo ne veulent pas avoir à faire à une enquête mettant aussi en évidence des massacres légaux - le RSHA craint l'ingérence de l'administration judiciaire SS. Ces luttes apparaissent très clairement lorsque Morgen, cherche en

1943 à obtenir l'inculpation de Koch avec le désormais nécessaire aval d'Himmler (Lex Waldeck). Il transmet d'abord ses résultats à Arthur Nebe, chef de la Police criminelle du Reich, qui inquiet des terribles conséquences qu'il entrevoit, préfère ne pas donner suite. Morgen se tourne alors vers Heinrich Müller, chef de la Gestapo qui le renvoie à son tour vers Ernst Kaltenbrunner, chef du RSHA. Après encore quelques renvois, Morgen s'adresse directement par télégramme au chef de la SS qui donne son accord<sup>288</sup>. L'enjeu de cette affaire illustre en outre la rivalité opposant Pohl et Himmler et doit être considéré comme un moyen pour Himmler de rappeler Pohl à l'ordre voire le sanctionner pour trop de tolérance. Le procès Koch doit enfin servir la propagande et l'idéologie SS. L'ordre de Himmler, en mi-1944, donne déjà comme sentence la peine de mort avant même que le procès n'ait débuté. Cela ne veut pas dire que le sort de Koch est déjà totalement scellé, comme le prouve le report d'audience en septembre 1944.

### L'exemplarité du procès

La poursuite de Koch s'inscrit dans le changement de paradigme de début 1942. Jugé lui-même inutile, ses crimes sont désormais utilisés pour l'écarter définitivement. Koch n'est pourtant pas le seul. Dans les trois premiers mois de 1943, 2.764 condamnations et 2.000 emprisonnements sont prononcés contre des SS pour violence, ivresse, viol, homosexualité et atteinte à la propriété<sup>289</sup>. À l'intérieur de la SS des camps, Koch ouvre la voie. L'équipe d'une cinquantaine de juristes de Morgen découvre dans le cadre de cette affaire des ramifications mafieuses dans tous les camps<sup>290</sup>. Le tableau de chasse de ce dernier est exceptionnel : 800 dossiers instruits impliquant plusieurs SS chacun, 200 condamnations, 5 commandants de camps arrêtés, plusieurs condamnations à mort dont celles de deux commandants et des

procédures contre Adolf Eichmann, Oswald Pohl et Hans Frank. L'affaire Koch apparaît presque anodine au regard de la politique des «managers politiques» initiée en 1942 et des mutations qu'elle entraîne : entre 1942 et 1944, 12 commandants SS sont exclus et/ou condamnés pour corruption (Adam Göth, Otto Förchner, Karl Chielewski, Egon Zill, Alex Piorowski, Hans Loritz, et Arthur Rödl), pour alcoolisme (Hermann Florstedt, Walter Gideon, Karl Künstler), pour brutalité ou meurtre (Adam Grünewald, Hermann Florstedt, Karl Chielewski, Alex Piorowski, Hans Loritz) et pour atteintes aux bonnes mœurs (Arthur Liebenhenschel)<sup>291</sup>. Même si des dizaines de condamnations à mort ont déjà été prononcées dans la SS et exécutées<sup>292</sup>, la condamnation de Koch est une première dans le système des camps. Seul, le commandant Hermann Florstedt sera lui aussi plus tard condamné à la même sentence. Beaucoup de hauts officiers SS et de commandants poursuivis bénéficient de la kamaraderie SS et sont simplement mutés comme le commandant Loritz, innocentés comme le général SS Oskar Dirlewanger ou le SS Fegelein, mari de la sœur d'Eva Braun ou, envoyés faire leurs preuves sur le front<sup>293</sup>. Koch lui ne peut plus compter sur cette «kamaraderie». Himmler a depuis longtemps décidé d'en faire un exemple et il semble qu'il ne s'agisse plus uniquement d'un règlement judiciaire ou d'une évolution idéologique mais aussi d'une affaire personnelle. L'homme qui en 1941 sauve Koch des mains de Waldeck Pymont et le qualifie en 1942 d'«*homme important et de grande valeur*»<sup>294</sup>, le qualifie en mars 1943 de «*fatigué et fainéant*»<sup>295</sup>. Qui bene amat, bene castigat. Celui qui a incarné si brillamment l'idéal SS doit aussi être sanctionné à la hauteur de ce qu'il fut : un exemple.

L'exemplarité et la valeur éducatrice de la sentence sont cependant fondamentalement douteuses. D'une part en décembre 1944 il

est certainement trop tard pour empêcher la corruption et la criminalité SS. D'autre part les procès contre les fùhrer SS et les nouvelles dispositions de Pohl pour que personne ne puisse « être plus de deux ans commandant dans un même camp et pas plus de 6 ans au total »<sup>296</sup> semblent dérisoires et illusoirs car inaptes à modifier un système propice aux délits et promouvant aux postes de commandant des fùhrer élevés auparavant à l'école des «soldats politiques».

### 4.3 Les derniers jours

Après sa condamnation, Koch reste dans la prison de la Gestapo à Weimar. Le 4 avril, lorsque des SS viennent pour le chercher, il crie à qui peut l'entendre que ceux-ci veulent le tuer. Face à sa résistance, ils sont contraints d'employer la force. Ils l'emmènent jusqu'à Buchenwald où il est enfermé dans le cachot. Le Dr Hoven, relaxé entre-temps et de nouveau actif dans le camp, dira plus tard que Koch cria toute la nuit comme un dément. Le lendemain, il est sorti de sa cellule et exécuté. Son corps est incinéré au camp<sup>297</sup>.

Koch reste le seul commandant de camp à avoir été exécuté après une condamnation à mort prononcée par la SS. La grande cérémonie prévue par Himmler n'a pas lieu. Le 5 avril, la déroute de l'armée allemande ne laisse pas de temps aux dirigeants SS pour une exécution de second rang. Pourtant Koch est exécuté, alors le commandant Hermann Florstedt, lui aussi condamné à mort et prisonnier à Weimar, n'est pas passé par les armes et réussit finalement à disparaître. Les rouages de la justice SS ont-ils fonctionné à deux vitesses ?

Avant d'être amené sur le lieu d'exécution, le terrain d'exercice des troupes SS, Karl Koch passa une dernière fois devant «sa» kommandantur et devant la porte de «son» camp de prisonniers. Si la quasi-totalité des camps portaient l'inscription «*Arbeit macht frei*», Koch avait ordonné qu'une autre ins-

cription soit forgée sur la porte, pour marquer une fois de plus sa différence. En passant devant celle-ci, il put une dernière fois lire «ses» mots : «*Jedem das seine*» (A chacun son dû).

## 5. Conclusions

### La carrière de Koch et les différents paradigmes de commandants

La carrière de Karl Koch est tout d'abord exceptionnelle parce qu'elle s'est superposée aux trois générations de commandants qui se sont succédées de 1933 à 1945. S'il ne fait pas partie, en 1933, des hommes nommés commandants en remerciement de leur passé militant, il bénéficie cependant, dès cette époque, de la politique clientéliste nazie en étant nommé formateur SS. De 1934 à 1942, Koch s'affirme comme le prototype du commandant «soldat politique» tel que défini par Theodor Eicke en 1934, c'est à dire engagé politique précoce, militaire expérimenté, ferme, intolérant, bon «kamarade» et fidèle à l'organisation SS. Sa malhonnêteté passée est tolérée dans un paradigme où l'efficacité prime sur l'honnêteté, le pragmatisme sur le dogmatisme. En 1942, alors que les managers politiques supplantent les soldats politiques, Koch se trouve dans une situation ambiguë et charnière. Sa nomination à Lublin montre qu'il a toujours sa place comme bâtisseur de camps et prouve la coexistence des deux paradigmes : le modèle des managers politiques étant avant tout applicable aux KZ du Reich, celui des soldats politiques, aux camps d'extermination qui voient alors le jour. Dans cette perspective l'évasion massive de Majdanek en juillet 1942 met en cause les capacités de Koch à diriger, c'est à dire à être un «soldat politique». Sa carrière exceptionnelle est imputable à différents éléments : à sa très grande flexibilité «professionnelle» et géo-

graphique et à sa capacité d'apprentissage du début, à sa capacité à gérer des situations délicates, à sa brutalité et à sa capacité à manipuler l'information de 1934 à 1936, puis à ses capacités de bâtisseur des deux premiers KZ modernes de Sachsenhausen et Buchenwald et, à partir de 1942, malgré ses brefs démêlés avec la justice, du KZ Majdanek. A ceci s'ajoutent les appuis dont Koch s'est entourés, notamment le respect et la profonde amitié qui le lie à Eicke et qui sera entretenue jusqu'au bout (Koch épousera Ilse Köhler dans la villa de Eicke et lui fera à plusieurs reprises des dons) et ceux de Himmler et de Heydrich, qui seront prépondérants pour limiter ou entraîner sa chute.

### Singularité ou banalité du mal

Au terme de cette recherche, les concepts de normalité ou de banalité doivent être précisés et étendus : si la notion de banalité désigne l'aspect routinier ou quotidien des crimes commis par des individus ou un système, alors Koch est un exemple parmi tant d'autres de cette normalité avant tout marquée par l'existence d'une morale ou d'un système de pensées, de valeurs et de comportements où violence, humiliation et torture sont positivement connotés. L'origine sociale et familiale de Koch, la précarité de sa situation dans les années 20 et 30, sa brutalité et son carriérisme ne le distinguent pas des millions de SA et de SS, et son attitude vis à vis des personnes jugées racialement inférieures le classe définitivement dans le groupe des racistes ou des antisémites «vulgaires». Il incarne la partie majoritaire de la «normalité du mal nazi» et le comportement majoritairement répandus parmi les bourreaux nazis. En face d'hommes comme lui se trouvent les défenseurs d'un racisme moderne, «scientifiquement fondé, légitimé idéologiquement, sans passion, réglé juridiquement, sans sadisme ou violences «inutiles». La chute de Koch illustre en par-

tie la confrontation qui existent entre ces deux tendances. Enfin si les qualités de Koch constituent la normalité dans les états-majors des camps du fait des méthodes de recrutement, de formation et de l'esprit de «kamaraderie» SS, et s'il incarne le prototype du commandant de KZ «soldat politique», il présente un certain nombre d'anomalies : d'une part, dans les yeux de nombreux SS, il est souvent désigné comme un tyran, n'ayant pas l'attitude paternaliste attendue mais au contraire humiliant voire frappant ses subalternes. D'autre part, si nombre de commandants sont corrompus, Koch est certainement celui qui a développé le système le plus vaste et le plus efficace de captage de fonds. Il jouit à la fois d'une impunité rare et d'un sens de l'organisation exceptionnel. La carrière de Koch est un paradoxe, il est à la fois un modèle à suivre pour les nouvelles recrues et l'incarnation de tous les excès contre lesquels les autorités SS prétendent lutter. En cela, il est symbolique de la double morale SS, celle qui met en parenthèse l'idéologie ou la morale d'honnêteté, le sens du sacrifice pour le peuple et l'organisation, au profit d'une «efficacité» mesurée en terme de brutalité et de profits. Finalement, comme beaucoup de SS, Koch trahit son idéal politique à des fins personnelles.

Les théories expliquant la nature du mal des assassins nazis ont souvent du mal à s'appliquer au cas de Koch : les officiers des camps n'étant ni des intellectuels ou des bureaucrates organisant les persécutions, ni ceux exécutant les victimes. Même soumis à une hiérarchie ou une administration centralisée, ils possèdent une très grande liberté d'action ce qui fait d'eux à la fois des décideurs, des organisateurs et des exécuteurs. Appliquées au cas de Koch, les théories de myopie bureaucratique, de désir de confirmation et de pression du groupe, d'obéissance aveugle au leader<sup>298</sup> ne sont pas appli-

cables. La théorie de la poursuite d'intérêts carriéristes et personnels, telle qu'énoncée par Hannah Arendt, semble de loin la plus pertinente : Koch a agi avant tout pour s'enrichir et gagner du pouvoir, en ne se souciant guère de la morale SS et des conséquences de ses actes. Il apparaît aussi comme un technocrate zélé voire scrupuleux. Il est aussi un individu médiocre et un petit bourgeois normal, utilisant ses fonctions pour réaliser des aspirations sociales moyennes. Enfin comme le montre K. Orth pour d'autres commandants, Koch incarne la normalité meurtrière des commandants SS.

### Singularité et exemplarité du procès Koch

Le procès qui le mènera devant le peloton d'exécution reste un événement exceptionnel dans l'histoire des commandants de camps. Cependant sa singularité ne tient ni au fait qu'il ait eu lieu ni à la sentence prononcée. De nombreux commandants corrompus ou assassins ont été eux aussi condamnés à de lourdes peines. Le procès est avant tout exceptionnel pour les enjeux idéologiques et politiques dont il n'a été que le théâtre. Il est le symbole de la «révolution» idéologique qui a lieu à partir de 1942 dans la SS en général et dans la SS des camps en particulier. Pour la SS en général, le procès Koch incarne la confrontation de l'idéologie de la «kamaraderie» contre celle de l'honnêteté et de la décence, une sanction contre la désobéissance, le non respect de la hiérarchie, la corruption et la trahison de l'idéal SS. Pour la SS des camps en particulier, le procès de Koch illustre la montée en force du nouveau paradigme des managers politiques. En condamnant Koch, il s'agit de lutter contre toutes les malversations qui ralentissent la production d'armes dans les camps, de faire table rase du modèle de Eicke, et avant tout, de faire un exemple dissuasif. Face aux enjeux de la procédure judiciaire, la portée de la sentence semble

bien ridicule et utopique : en 1944, il est trop tard pour s'interroger sur la moralité des troupes SS et sa condamnation ne suffit pas à détruire un système par essence corrompu.

### Les limites et interrogations de cette étude

Cette étude s'est principalement heurtée au manque général d'informations concernant les premiers camps, un déficit que le projet d'encyclopédie des camps de l'Université Libre de Berlin devrait bientôt résoudre et au manque de témoignage d'anciens SS ou de proches de Koch ; les deux enfants de Karl et Ilse, Gisela et Artwin, ayant changé de nom et émigré aux Etats-Unis<sup>299</sup>, et le destin de Manfred restant inconnu. Enfin il a parfois été dur de ne pas céder au «sensationnel». La recherche de la véritable cause de la condamnation à mort de Koch a conduit à des pistes aussi passionnantes que sans issues. Etonnamment, les différents historiens ou archivistes connaissant le cas se sont montrés tout aussi indécis qu'imaginatifs. Pour certains, Koch aurait été condamné parce qu'il avait caché sa syphilis ramenée d'une maison close norvégienne<sup>300</sup> et aurait été abandonné par Himmler après avoir donné son sang «contaminé» pour les besoins des troupes. Pour d'autres, Koch aurait été éliminé pour empêcher qu'il ne témoigne des crimes nazis devant les alliés. Toutes ces hypothèses se sont révélées invérifiables ou infondées mais significatives du mystère qui pèse toujours sur son exécution.

Une semaine après l'exécution de Karl Koch, Buchenwald fut libéré. On ne parla plus alors de lui jusqu'à ce qu'en 1947 le procès de 31 bourreaux de Buchenwald s'ouvre à Dachau et que parmi eux se tienne Ilse Koch. Condamnée par les Américains à la prison à vie, elle sera pourtant libérée deux ans plus tard. De nouveau poursuivie et arrêtée, cette fois-ci par la justice allemande, son procès



fera l'objet d'une très grande médiatisation. Si la «kommandeuse» est désormais seule à être jugée, c'est en fait son mari décédé qui est sur le banc des accusés. L'incarnation du «mal absolu» sera dans ce procès partial, une nouvelle fois condamnée à perpétuité et se suicidera en 1967. Peut-être a-t-elle, elle aussi, servi d'exemple ?

### Samenvatting :

Na gedurende lange tijd de nazi ideologie en de functioneringswijze van de nazi-concentratie- en vernietigingskampen te hebben bestudeerd hebben de historici zich vanaf de jaren '90 toegelegd op de plaats die de kampcommandanten binnen de nazi-moordmachine hebben ingenomen. Wie waren zij, hoe konden zij hun taken uitoefenen, en welke waren hun motivaties? Deze complexe vragen staan in het middelpunt van een aantal belangrijke politieke kwesties, die niet alleen betrekking hebben op de identiteit, de schuld en de verantwoordelijkheid van de moordenaars, maar ook op de schadeloosstelling van de slachtoffers.

Vertrekkend vanuit het voorbeeld van een kampcommandant, wiens carrière alleen al

door haar lange duur «exemplarisch» zou kunnen genoemd worden, confronteert de auteur hun wedervaren en motivaties met de verschillende hedendaagse theorieën over de banaliteit van het «kwaad». Kan de studie van de beroeps carrière van Otto Koch bijdragen om ons te helpen bij het doorgronden van de mentaliteit of de geestgesteldheid van de kampcommandanten? Zijn zij nauwgezette uitvoerders, opportunisten of carriëristen? Ziedaar enkele van de vragen die dit artikel oproept.

### Abréviations des documents d'archives :

AFL - Archives fédérales Lichterfeld, Berlin.

BwA - Archives du Mémorial de Buchenwald.

DaA - Archives du Mémorial de Dachau.

NÜ - Archives d'Etat de Nuremberg.

SACH - Archives du Mémorial de Sachsenhausen.

TOPO - Archives Topographie de la Terreure, Berlin.

<sup>1</sup> Dachau, Flossenburg, Mauthausen, Buchenwald, Wewelsburg, Neuengamme, Mittelbau, Sachsenhausen, Ravensbrück, Stutthof, Auschwitz I, II et III, Majdanek, Vught, Gross Rosen, Hinzert, Viavara, Riga, Plaszow, Westerbork, Kauen, Bergen Belsen, Terezin, Gusen.

<sup>2</sup> Le nombre des personnes internées dans les différents camps est estimé à 18 millions. 11 millions y mourront. Wolfgang BENZ, *Geschichte des dritten Reiches*, Munich, C.H. Beck, 2000, p. 227. 5.721.000 juifs y sont exterminés. J. NOACKS & G. PRIDHAM, *Nazism 1919-1945*, Exeter, University Press of Exeter, 1997, p. 1208.

<sup>3</sup> Environ 3,3 millions de personnes selon Gudrun SCHWARZ, *Die nationalsozialistischen Konzentrationslager*, Francfort sur Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1996, pp. 247-256. 2.960.000 selon W. BENZ, *op. cit.*, p. 227. Les camps d'extermination d'Auschwitz-Birkenau et Majdanek font partie des KZ officiels mais pas ceux de Maly Rostinec et Jungfernhof.

<sup>4</sup> En France, Josef BILLIG publie en 1967, *l'Hitlérisme et le système concentrationnaire* et un an plus tard Olga WORMSER-MIGOT, *Le système concentrationnaire nazi (1933-1945)*, Paris, P.U.F., 1968.

<sup>5</sup> Daniel GOLDHAGEN, *Hitlers willige Vollstrecker*, Berlin, Wolf Siedler Verlag, 1996. Christopher R. BROWNING, *Ganz normale Männer*, Berlin, Rowolt Verlag, 1999.

- <sup>6</sup> «La conscience ne trouve rien à reprocher à tout ce qui peut être agréable à l'objet, dans l'aveuglement amoureux on devient criminel sans regrets» Sigmund FREUD, *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, Œuvres complètes, Tome XIII, p. 125, cité par Alexander MITSCHERLICH, *Die Unfähigkeit zu trauern*, p. 76.
- <sup>7</sup> Hannah ARENDT, *Eichmann in Jerusalem*, Munich, Taschenbuch, 1986.
- <sup>8</sup> D. Goldhagen et C. Browning étudient tous deux les massacres commis par le bataillon de Police de Réserve 101 à l'Est. Pour le premier l'antisémitisme allemand était de nature exterminatrice et considéré comme normal par les assassins. Pour C. Browning les assassins étaient des «exécuteurs normaux», non pas motivés par un antisémitisme typiquement allemand mais par le sadisme, le sens du devoir, le patriotisme et une violence masculine exterminatrice. S'il parle d'hommes ayant permis des massacres, D. Goldhagen parle d'hommes ayant souhaité ceux-ci. Christopher BROWNING, «Die Debatte über die Täter der Holocaust», in : Herbert ULRICH (dir.), *Nationalsozialistische Vernichtungspolitik 1939-1945*, Francfort, Fischer Taschenbuch, 1998, pp. 148-169.
- <sup>9</sup> *Idem.* BROSZAT, 1964, cité par WELSER, *Wer wären die Täter*, p. 253., H. MOMMSEN in : *Rudolf Höss : Kommandant in Auschwitz*, Stuttgart, Deutsche Verlag Anstalt, 1958, p. 16.
- <sup>10</sup> MOMMSEN, *Deutsche Rundschau*, 1961, p. 1042.
- <sup>11</sup> «Ce n'est même pas le cas d'un antisémitisme fou, ou fanatique... Personnellement il n'avait rien contre les juifs», ARENDT, *op. cit.*, p. 99.
- <sup>12</sup> Idée développée en 1946 par Max PICARD, *Hitler in uns Selbst*, Zurich, Erlenbach, 1946.
- <sup>13</sup> Tom SEGEV, *Soldiers of Evil. The commandants of the Nazi Concentration Camps*, 1988.
- <sup>14</sup> Wolfgang SOFSKY, *Die Ordnung des Terrors*, Francfort, Fischer, 1993.
- <sup>15</sup> Johannes TUCHEL, «Die Kommandanten des Konzentrationslagers Dachau», in : *Dachauer Hefte n°10 - Täter und Opfer*, Dachau, Mémorial de Dachau, 1994, pp. 69-90. J. TUCHEL, «Die Kommandanten des Konzentrationslagers Flossenbürg», in : Klaus BÄSTLEIN (dir.), *Normalität des Verbrechens*, Berlin, 1994, pp. 201-219. Christel WICKERT, «Täterkarrieren - Die SS Lagerleitung Sachsenhausen 1942-1945», in : *International wissenschaftliche Korrespondenz zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung*, n° 2, juin 1997, Berlin, pp. 173-211».
- <sup>16</sup> Karin ORTH, *Die Konzentrationslager SS : Sozialstrukturelle Analysen und biographischen Studien*, Göttingen, Ed. Wallstein, 2000.
- <sup>17</sup> Hans HOFFMANN, *Hast du diese Tötungen befohlen*, Bad Harzburg, Verlag der Buchhandlung, 1997. Heinz HÖHNE, *Der Orden unter dem Totenkopf*, Munich, Bertelsmann, 1990.
- <sup>18</sup> Arthur L. Jr. SMITH, *Die Hexe von Buchenwald*, Cologne, Böhlau Verlag, 1995. Pierre DURAND, *Die Bestie von Buchenwald*, Berlin, Militär Verlag, 1987, p. 17 ; *Sidelights on the Koch Affair* de Stefan Heymann. La pièce de théâtre de Gilla CREMER, *Die Kommandeuse*. Nicole HINRICHS (2000) : *Confrontation avec le psychogramme partiel d'une coupable* (2001). Barbara SCHWARZ : *Nach Brüder Eichmann nun Schwester Koch*. Les peintures de Fritz Herschberger, notamment *The fifth Horseman*, et l'oeuvre de musique industrielle de Come Organizations *Für Ilse Koch* (1982).
- <sup>19</sup> SCHWARZ, *op. cit.*, p. 34 pour Klaus DROBISCH & Günther WIELAND, *System der Nationalsozialistischen Konzentrationslager 1933-1939*, Berlin, Ed. Akademie Verlag, 1993, p. 135
- <sup>20</sup> Entre 46.500 et 48.500, DROBISCH & WIELAND, *op. cit.*, p. 38.
- <sup>21</sup> Martin BROSZAT, «Nationalsozialistische Konzentrationslager 1933-1945», in : *Anatomie des SS-Staates*, vol. II, Munich, DTV, 1979, p. 323.
- <sup>22</sup> BENZ, *op. cit.*, p. 114.
- <sup>23</sup> Ne restent bientôt que les camps SA d'Esternwegen, Oranienburg, Hohnstein, Sachsenburg, Lichtenburg et Coditz, et SS de Lichtenburg, Columbia Haus et Dachau. BROSZAT, *op. cit.*, p. 345.
- <sup>24</sup> Hans BUCHHEIM, *Die SS - Das Herrschaftsinstrument*, in *Anatomie des SS-Staates*, *op. cit.*, pp. 37-42.
- <sup>25</sup> DROBISCH & WIELAND, *op. cit.*, p. 52.
- <sup>26</sup> Eicke Theodor (1892-1943), né à Hüdingen en Alsace. Après un bref passage au collège, Eicke s'engage en 1909 dans l'armée. Il est aspirant maître-des-comptes quand la Première Guerre mondiale éclate. Remercié en 1918, il commence des études techniques pour, en 1920 après une formation dans une école de police, devenir fonctionnaire dans la police criminelle et en être exclu rapidement pour ses activités antirépublicaines. En 1923, il est chargé du département du «contre-espionnage» du consortium I.G. Farben à Ludwigshafen. En 1928, il entre au NSDAP et en 1930 dans la SS. Peu après, il est arrêté et condamné pour détention d'explosifs et s'enfuit en Italie où il dirige un camp de réfugiés SS. Le 21 mars 1933, une intrigue interne à la SS le conduit à être arrêté et interné dans un établissement psychiatrique. Le 26 juin 1933, Himmler le nomme commandant du KZ Dachau. En 1934, il devient Inspecteur des KZ et Führer de la SS-Totenkopf, alors responsable de la surveillance des camps. En 1941, il conduit

une de ses divisions sur le front de l'Est et devient en 1942 Général de la Waffen-SS. Son avion est abattu en 1943. Dossiers personnels et courte autobiographie de Eicke, in : Tuwiah FRIEDMANN, *Theodore Eicke - Actes des SS-Obergruppenführers Theodore Eicke*, Haifa, Institut of documentation in Israel, 1994, pp. 17-23.

<sup>27</sup> DA DaA 3165/673, p. 4.

<sup>28</sup> Johannes TUCHEL, *Konzentrationslager - Organisationsgeschichte und Funktion der «IKL» 1934-1938*, Boppard, Harald Boldt, 1991, p. 160.

<sup>29</sup> Dirk RIEDEL, *Kerker im KZ Dachau*, Dachau, Mémorial de Dachau, 2002, p. 31.

<sup>30</sup> ORTH, *Das System...*, p. 52.

<sup>31</sup> Début 1937, ils sont 7.500, fin 1938, ils sont 60.000 dont 27.000 juifs, à la veille de la guerre 25.000. *Das SS Sonderlager KZ Hinert 1939-1945*, Aizey, Förderverein Hinert, 2001, p. 7.

<sup>32</sup> Ulrich HERBERT, «Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager», in : *Brandenburgischen Gedenkstätten für die Verfolgten des NS-Regimes*, Berlin, Edition Heinrich, 1992, p. 24.

<sup>33</sup> Il s'agit de Theodor Eicke, Karl Koch, Hans Loritz, Bernard Schmidt, Otto Reich, Hermann Baranowski, Hans Hellwig, Walter Gerlach, Dr. Alexander Reiner et Heinrich Deubel. Quatre sont des artisans (deux boulangers, un menuisier, un maçon), quatre vendeurs, un est ingénieur et un dentiste. ORTH, *op. cit.*, p. 87.

<sup>34</sup> Hans Hellwig, Günther Tamaschke, remercié pour sa liaison avec une surveillante du KZ Lichtenburg et Sauer sont remerciés ou mutés. *Ibid.*, p. 132. Jakob Weissborn et Hermann Baranowski sont décédés.

<sup>35</sup> Il s'agit de Karl Künstler, Frank Ziereis, Hermann Pister, Karl Koch, Alexander Piorkowski, Walter Einfeld, Hans Loritz, Rudolf Höss, Martin Weiss, Arthur Rödl, Hans Hüttig, Egon Zill, Rudolf Hass et Max Pauly.

<sup>36</sup> La SS rémunérant mal ses recrues, ne restent que ceux qui n'ont pas d'autres possibilités d'emploi. Les commandants Reich, Koch, Heinrich Remmert, Max Kögel, Ziereis, Künstler, Weiss, Rödl étaient au chômage quand ils adhèrent à la SS. Dossiers Officiers SS, TOPO.

<sup>37</sup> ORTH, *op. cit.*, p. 125. Ont participé à des groupes paramilitaires d'extrême-droite : Eicke, Hellwig, Wäckerle, Kögel, Hüttig, Einfeld, Höss, Weiss, Rödl et Tamaschke. TOPO, dossiers des officiers SS.

<sup>38</sup> Johannes Hasselbroek, le 1 mai 1975, interviewé par SEGEV, *op. cit.*, p. 81.

<sup>39</sup> «Aucun d'entre nous n'est allé volontairement à la surveillance des camps. Nous nous sommes toujours considérés comme des soldats, nous n'avons pas eu le choix». J. Hasselbroek, cité par SEGEV, *op. cit.*, p. 122.

<sup>40</sup> Quatre sont Colonels, deux Lieutenants-colonels, un Brigadier général. ORTH, *op. cit.*, pp. 82 et 240.

<sup>41</sup> Reiner, poursuivi pour corruption lors de la création de la SS à Danzig en 1934, est nommé par Himmler commandant du KZ Sachsenburg en novembre. Loritz entre en conflit fin 1934 avec ses supérieurs, il perd la direction du 29<sup>ème</sup> régiment SS et est envoyé servir à Dachau où il sera remarqué par Eicke. *Ibidem*, pp. 194 et 383.

<sup>42</sup> Loritz, Reich et Schmidt adhèrent à la SS en 1930, Koch en 1931, Hellwig en 1925 dans la SA. TUCHEL, *op. cit.*, pp. 376-390.

<sup>43</sup> *Schwarz Korps*, numéro 8, 19 février 1942, p. 8.

<sup>44</sup> Ordre de Eicke pour les kommandantur I-1934, 6 juin 1934, ORTH, *op. cit.*, p. 123. Pour Himmler : «Les gens deviennent livides et gros, ce qui n'est pas bien pour l'Etat. Nous devons rester jeunes», Nature et rôle de la SS et de la police allemande, janvier 1937. *Der Nürnberg Prozess - Urkunden und andere Beweismaterial*, Tomes 17-18, Nuremberg, Delphin Verlag, 1989, p. 474.

<sup>45</sup> ORTH, *op. cit.*, p. 125.

<sup>46</sup> Eicke est condamné le 15 juin 1932 pour préparation d'attentat ; Höss en 1923 à 10 ans de prison pour ses activités politiques. Leopold Göth (KZ Plazlow) est arrêté pour détention d'armes et d'explosifs au début des années 30 et en 1934 dans le cadre de l'enquête sur l'assassinat du chancelier autrichien Engelbert Dolfuss. SEGEV, *op. cit.*, p. 186. Wäckerle participe à l'assassinat du Président du Palatinat.

<sup>47</sup> «Ces surveillants étaient issus de la division du Sud, on m'envoya des hommes dont Munich voulait, pour on ne sait quels motifs, se débarrasser. Ainsi, on me contamina la troupe et son atmosphère. J'ai été confronté à la fraude, au vol et à la corruption. En 4 semaines j'ai dû pour cela licencier 60 hommes». Lettre de Eicke à Himmler, 10 septembre 1936. FRIEDMANN, *op. cit.*, pp. 24-33.

<sup>48</sup> Eicke écrit à Himmler : «Je vous prie de classer une bonne fois pour toute l'affaire Kögel. C'est un homme d'honneur, un soldat du front et un combattant acquis à Hitler. S'il n'était pas fidèle et honnête, je l'aurais depuis longtemps écarté», lettre citée par SEGEV, *op. cit.*, p. 144. Le commandant du KZ pour femmes de Lichtenburg, Tamaschke, n'aura pas cette chance : son affaire extraconjugale avec une surveillante SS étant devenue publique, Eicke le mutera. De cette liaison naît un enfant pour lequel Tamaschke refuse de payer une pension. Pour étouffer le scandale public, Eicke le mute à la construction du camp de Ravensbrück. ORTH, *op. cit.*, p. 135.

- <sup>49</sup> Rudolf Höss, cité par Richaldi Hans GÜNTHER, *Die Schule der Gewalt, das KZ Dachau 1933-1934*, Munich, C.H. Beck Verlag, 1983, p. 124.
- <sup>50</sup> ORTH, *op. cit.*, p. 147.
- <sup>51</sup> Cité par BROSZAT, *op. cit.*, p. 167.
- <sup>52</sup> Entsberger est condamné en 1936 à cinq ans de prison pour avoir fait brûler vifs des prisonniers. TUCHEL, *op. cit.*, p. 161.
- <sup>53</sup> Après avoir été affecté à Dachau où Loritz le juge trop faible, Eicke l'envoie à Buchenwald où Koch a la même appréciation. En 1938, il est remercié. ORTH, *op. cit.*, p. 132. Heinrich Deubel propose par exemple l'envoi d'un prisonnier communiste dans un camp de vacances SS pour lui montrer les bienfaits de l'idéologie nazie. Eicke le mute au commandement du KZ Columbia Haus à Berlin. TUCHEL, *op. cit.*, p. 184.
- <sup>54</sup> AFL NS 31/372, p. 34.
- <sup>55</sup> Eicke écrit le 5 janvier 1939 « *Künstler ne s'est pas comporté comme un führer SS, mais comme un buveur de bières. De tels comportements pourrissent la troupe. Il lui manque les qualités nécessaires pour la responsabilité correspondant à son rang* ». Il lui donne pourtant une deuxième chance en le nommant à Flossenbürg, officiellement parce qu'il a un enfant, officieusement parce qu'il n'a personne de disponible. TUCHEL, *Flossenbürg...*, *op. cit.*, p. 207.
- <sup>56</sup> Kurt SCHILDE et Johannes TUCHEL, *Columbia Haus*, Berlin, Hentrich, 1994, p. 52.
- <sup>57</sup> Johannes TUCHEL, *Die Inspektion der Konzentrationslager 1938-1945. Das System des Terrors*, Berlin, Hentrich Verlag, 1994, p. 36.
- <sup>58</sup> L'incident a lieu le 13 mai 1935. Weissborn est muté au KZ Esterwegen, Danneker est muté au Service de renseignement SS. TUCHEL, *Flossenbürg*, *op. cit.*, p. 203. Claudia STEUER, *Theodor Danneker : «Ein Funktionär der Endlösung»*, Tübingen, Klartext Verlag, 1997, pp. 18-19.
- <sup>59</sup> «Le pouvoir des commandants était inscrit dans le règlement disciplinaire et les instructions de service. Ceux-ci avaient été rédigés par Eicke et restèrent en vigueur jusqu'à la dissolution des KZ». Hermann Pister, 3 mars 1947, Sach XXIV/8.
- <sup>60</sup> HÖSS, *op. cit.*, p. 59.
- <sup>61</sup> Propos de Himmler sur Koch rapporté par Josias von Waldeck und Pyrmont, cité par SMITH, *op. cit.*, p. 79.
- <sup>62</sup> Hermann Koch, adulte à la naissance de Karl, devient Inspecteur de la chancellerie ministérielle. Arthur devient tapissier, Reinhold horloger, Wilhelm et Erich ouvriers, Rudolf soldat dans la légion étrangère et sa demi-sœur épouse un cheminot du nom de Raible. Koch est apprenti du 1 mai 1911 au 30 avril 1914. BwA 86-0-1, p. 2. BwA 45-4-36-2, p. 19.
- <sup>63</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, pp. 5.0-5.2.
- <sup>64</sup> *Ibidem*, pp. 5.0-5.2.
- <sup>65</sup> L'arme utilisée pour le tir est illisible sur le document, *Ibidem*, p. 5.2.
- <sup>66</sup> Jusqu'en août 1920, il est responsable des ventes pour une entreprise d'accessoires capillaires à Oldenwald, puis responsable bancaire à la Nationale Bank de Darmstadt. Le 1er janvier 1923, il travaille désormais pour la firme S.U.H Goldsmith à Francfort. Trois mois plus tard, il est salarié de l'entreprise des frères Röchling qu'il quitte le 30 juin. Il rejoint alors de nouveau le milieu bancaire à la Banque allemande de commerce et d'agriculture jusqu'au 31 août 1924. Il rejoint une banque plus petite qui fait bientôt faillite. Il trouve cependant rapidement un emploi dans l'entreprise de semences Hufeld où il reste jusqu'en 1928. Finalement remercié, il devient alors représentant en assurance. *Ibidem*, pp. 5.0-5.2.
- <sup>67</sup> Manfred Koch, né le 22 septembre 1926. BwA 45-4-36-2, p. 25.
- <sup>68</sup> BwA 86-0-1, p. 6.
- <sup>69</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, pp. 5.0-5.2.
- <sup>70</sup> Drobisch et Wieland, *op. cit.*, p. 257. Harry NAUJOKS, *Mein Leben im KZ Sachsenhausen*, Berlin, Dietz Verlag, 1989, p. 60.
- <sup>71</sup> Lors du procès contre Ilse Koch, la deuxième femme de Karl, condamnée après la guerre. Karl est qualifié de «voleur dans la caisse» qui «encore une fois avait subi une procédure judiciaire pour vol et détournement de fonds», TOPO, Ilse Koch, p. 29. Il faut donc comprendre que plusieurs procès ont eu lieu contre lui. Un autre document des archives de Buchenwald fait mention d'une procédure judiciaire en 1930. Cabinet pédagogique Buchenwald, classeur 5, document 5/01. Selon son beau-frère Arthur Schmidt enfin, Karl et lui auraient été accusés de vol, mais n'auraient pas été arrêtés. SMITH, *Die Hexe von Buchenwald*, p. 12.

- <sup>72</sup> Rudolf Koch sera arrêté en 1933 pour espionnage contre le Parti et interné en KZ. Libéré, il combattra dans l'armée allemande en Norvège en 1944. BwA 86-0-1, p. 3.
- <sup>73</sup> «*Karl Otto Koch a été exclu du Parti le 26 juin 1932... Cette condamnation a été commuée le 16 septembre 1933... en avertissement*». Exclusion prononcée par le Tribunal du NSDAP - Hesse-Nassau. BwA 45-4-36-2, p. 1.
- <sup>74</sup> *Idem*, pp. 2-3.
- <sup>75</sup> BwA 45-4-36-2, p. 10.
- <sup>76</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, pp. 4.6-4.8.
- <sup>77</sup> *Ibidem*, p. 5.2.
- <sup>78</sup> *Hessische Volkswacht*, n° 118, 20-21 mai 1933. Dietrich Wilmar KRAUSE, *Das KZ Breitenau*, Marburg, Schüren Verlag, 1998, pp. 156-157.
- <sup>79</sup> *Ibidem*, pp. 157-8. Koch a son bureau au 66 de la rue Hohenzollernstrasse. BwA 45-4-36-2, p. 6.
- <sup>80</sup> *Ibidem*, p. 6.
- <sup>81</sup> *Ibidem*, p. 7.
- <sup>82</sup> Lieutenant. AFL SSO Koch, Karl, film 8, p. 2.4.
- <sup>83</sup> DROBISCH et WIELAND, *op. cit.*, p. 188.
- <sup>84</sup> Lettre de Mr Pätzold, directeur du Musée de Hohnstein, à l'auteur. Le 4 avril 2002.
- <sup>85</sup> *Idem*.
- <sup>86</sup> Ils seront condamnés pour leurs crimes le 15 mai 1935 à Dresde, puis amnistiés par Hitler. BROSZAT, *op. cit.*, pp. 351-352.
- <sup>87</sup> Capitaine. AFL SSO Koch, Karl, film 8, p. 2.4.
- <sup>88</sup> BwA 45-4-36-2, pp. 9-10.
- <sup>89</sup> SMITH, *op. cit.*, p. 13.
- <sup>90</sup> Cabinet pédagogique Buchenwald, classeur 5, document 5/12.
- <sup>91</sup> TUCHEL, *op. cit.*, p. 192.
- <sup>92</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, p. 3.0.
- <sup>93</sup> Note de Eicke, le 31 juillet 1935, AFL SSO Loritz, Hans.
- <sup>94</sup> 293 recrues en août 1934. DaA B/1.75a.
- <sup>95</sup> Note de Eicke, 31 juillet 1935, AFL SSO Loritz, Hans.
- <sup>96</sup> 711 en 1935 selon J. TUCHEL, *op. cit.*, p. 35.
- <sup>97</sup> *Idem*, p. 170.
- <sup>98</sup> Passent entre autres par Dachau, les commandants Richard Baer, Hermann Baranowski, Adam Grünwald, Paul Hoppe, M. Koegel, Josef Kramer, M. Weiss, Egon Zill, R. Höss, Hans Aumeier, H. Loritz, B. Schmidt, J. Weissborn, Alex Piorowski, W. Eisfeld, Karl Fritsch. RICHALDI, *op. cit.*, p. 247. Günther KIMMEL, *Das KZ Dachau, in Bayern in NS Zeit*, Tome II, Landeszentrale für politische Bildung, Munich, Oldenburg Verlag, 1983, pp. 363-364.
- <sup>99</sup> Ces deux prisonniers membres de la SA et le SS atteignent la Tchécoslovaquie, la Suisse puis le Luxembourg.
- <sup>100</sup> *Ibidem*, p. 66.
- <sup>101</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, pp. 3.6-3.8.
- <sup>102</sup> Major, *ibidem*, pp. 3.0- 3.4.
- <sup>103</sup> Pour Willy Peck, une affaire de corruption serait à l'origine de la mutation de Loritz. Willy PECK, *Die Hölle im Moor*, Francfort sur Main, Röderberg Verlag, 1970, p. 82.
- <sup>104</sup> Cette citation est attribuée à Koch. KOGON, *op. cit.*, p. 105.
- <sup>105</sup> Willy PECK, *op. cit.*, p. 82. La pendaison à l'arbre consistait à attacher les mains d'un prisonnier dans le dos et à le suspendre ensuite dans le vide accroché par les poignets. La bastonnade consistait à frapper un prisonnier de 5 à 25 coups de cravache ou de fouet.
- <sup>106</sup> Quand Koch arrive, 250 prisonniers et 100 SS sont déjà sur place et rejoints ensuite par les prisonniers des camps alors dissous de Columbia Haus, Lichtenburg et Sachsenburg. DROBISCH et WIELAND, *op. cit.*, p. 262.
- <sup>107</sup> Karin ORTH, *Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager*, Hamburg, Hamburger Edition HIS, 1999, p. 36.
- <sup>108</sup> Hahn Sepp, SACh I-75, pp. 4-5.

- <sup>109</sup> *Idem*, p. 17.
- <sup>110</sup> *Idem*, p. 57. Himmler était en effet présent pendant la journée au camp. Tuchel, *Inspektion*, *op. cit.*, p. 15.
- <sup>111</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, p. 4.8.
- <sup>112</sup> DROBISCH et WIELAND, *op. cit.*, p. 255.
- <sup>113</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, p. 4.4.
- <sup>114</sup> Circulaire de Eicke, juillet 1937, citée par WORMSER-MIGOT, *op. cit.*, p. 11.
- <sup>115</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, p. 4.8.
- <sup>116</sup> *Ibidem*, p. 95.
- <sup>117</sup> *Ibidem*, p. 253.
- <sup>118</sup> SMITH, *op. cit.*, p. 12.
- <sup>119</sup> Selon Arthur Schmidt, son demi-frère. *Ibidem*.
- <sup>120</sup> *Ibidem*.
- <sup>121</sup> KOGON, *op. cit.*, p. 355.
- <sup>122</sup> Carl J BURKHARDT, *Mein Danziger Mission 1937-1939*, München, 1960, p. 94.
- <sup>123</sup> TUCHEL, *op. cit.*, p. 12.
- <sup>124</sup> DROBISCH et WIELAND, *op. cit.*, p. 245.
- <sup>125</sup> *Tages Anzeiger*, le 13 septembre 1996, p. 1. A Sachsenhausen, il déclare devant des journalistes : « Dans cette baraque se trouvent des troubles marxistes qui n'ont jamais travaillé de leur vie. Ici ils apprennent un travail honnête et nous nous assurons qu'ils abandonnent leurs « incitations à la haine » pour toujours », NAUJOCKS, *op. cit.*, p. 60.
- <sup>126</sup> BwA, Kommandanturbefehl N° 114, 1939.
- <sup>127</sup> *Ibidem*, le 7 septembre 1938.
- <sup>128</sup> *Ibidem*, N° 56, 1938. *Ibid.*, n° 55, 1938.
- <sup>129</sup> *Ibidem*, N° 113, 1938.
- <sup>130</sup> Une semaine après l'ouverture du camp, un des prisonniers est retrouvé pendu. Le 16 août Richard Groschke est abattu pendant « une tentative d'évasion », un prisonnier meurt d'inflammation abdominale. Le 17 août, Friedrich Bogdahn est abattu. Le 28 août, Richard Kohlmann meurt de pneumonie. Harry STEIN, *Konzentrationslager Buchenwald 1937-1945*, Göttingen, Wallstein, 1999, pp. 253-92.
- <sup>131</sup> Anna Seghers fera de cet événement le roman *Das Siebte Kreuz* en 1942. Le 7<sup>ème</sup> prisonnier sera repris en 1940. WOLFF, *op. cit.*, p. 10.
- <sup>132</sup> Lettre de Friedrich Schüttle, publiée par H. NAUJOCKS, *op. cit.*, p. 33. SAch I/1, p. 6.
- <sup>133</sup> Koch annonce : « Hier certains prisonniers ont célébré le nouvel an, aujourd'hui je décrète une nouvelle cérémonie du nouvel an ». Il choisit alors 100 prisonniers qui reçoivent chacun 10 coups de bâton BwA 31/272, p. 3.
- <sup>134</sup> Fritz Liebner, BwA 31/78, p. 15.
- <sup>135</sup> SS-Untersführer Strippel à Buchenwald de 1937 à 1941. David HACKETT, *The Buchenwald Report*, Oxford, Westview Press, 1995, p. 38.
- <sup>136</sup> Déclaration de Hermann Grossmann, le 27 février 1947. BwA, Procès de Waldeck Pymont versus USA, film 1, p. 5231.
- <sup>137</sup> Emil Carlebach, BwA 31/ 574 II. Gustav Herzog parle de 31 témoins assassinés. BwA, 31/95, p. 2.
- <sup>138</sup> Peter Jurek. BwA 31/19, p. 1.
- <sup>139</sup> BwA 31/450. Hackett, *op. cit.*, p. 123. Hans BERKE, *Buchenwald*, Salzburg, Ried Verlag, 1946, p. 84.
- <sup>140</sup> A Buchenwald, entre le 15 et le 16 octobre, arrivent 4.500 Polonais. Koch se charge personnellement de leur acheminement de la gare de Weimar au KZ. Szeja Bronislaw et Theodor Miklasinski se souviennent : « Nous sommes descendus des wagons à 8 heures du matin. A environ 200 mètres de la gare, le redouté commandant Koch avec les officiers SS Rödl et Hüttig commencèrent un jeu diabolique avec nous. Il ordonna : « les mains en l'air et chantez des chansons allemandes ! ». Avec l'arme au poing il conduisait sa voiture contre notre colonne en marche et nous bousculait. Celui qui penchait vers la forêt était abattu. Les prisonniers sont ensuite arrivés au camp. Une partie des prisonniers est envoyée dans le camp spécial, un terrain entouré de deux rangées de barbelés, de 100 mètres sur 200 mètres de superficie. Interdiction de sortir, pas de toilettes. En tout, plus de deux cents juifs de Vienne et des Polonais. Koch déclare en souriant aux prisonniers du camp spécial : « Vous devez crever ici ». Pendant 17 jours en novembre, ils seront

- privés de nourriture. Le 16 décembre, appel par moins 18 degrés : 76 morts*». Szeja Bronislaw et Teodor Miklasinki, BwA - 522-9 et BwA 31/99. Paul Woitkowski, rapporte : *«Celui qui ne défile pas ici sera abattu. Regardez bien ces porcs dans ces cercueils ouverts ! Ca sera pareil pour vous, aillons rouges*». BwA 46-13.
- <sup>141</sup> Archives Weimar, NS 4 BU 37.
- <sup>142</sup> Koch interdit aux juifs d'aller à l'infirmerie. Emil Carlebach, BwA 524, 1944, p. 5.
- <sup>143</sup> Harry STEIN, «Juden im Konzentrationslager Buchenwald 1938-1942», in : Thomas HOFMANN (dir.), *Pogromnacht und Holocaust, - Frankfurt, Weimar, Buchenwald*, Cologne, Ed. Böhlau Verlag, 1993, pp. 92-93.
- <sup>144</sup> BwA, film, ordres de la kommandantur, 115/39.
- <sup>145</sup> Archives Coblenz, NS 7/1020.
- <sup>146</sup> Le terme renvoie au comportement qui consiste à reporter sur d'autres l'agressivité dont on est victime et à l'image d'une personne se courbant devant ses supérieurs et appuyant ou opprimant ses «inférieurs», rappelant ainsi la position du cycliste. MITSCHERLICH, *Die Unfähigkeit zu trauern*, p. 153.
- <sup>147</sup> H. Hackmann, cité par Rüter EHLERMANN et FUCHS H.H., *Justiz und NS Verbrechen*, Tome VIII, Amsterdam, University Press Amsterdam, 1972, p. 77.
- <sup>148</sup> Déclaration du SS Kröger. Ibid., p. 50.
- <sup>149</sup> BwA, ordre n°55, 17 août 1938. Ibid, n° 64, 12 octobre 1938.
- <sup>150</sup> BwA, ordres de la kommandantur 1937-1942.
- <sup>151</sup> BwA 86.0.1, p. 50.
- <sup>152</sup> Koch met en doute la validité des papiers d'état-civil et interdit l'utilisation du mess SS pour la réception des invités. *Ibidem*, p. 49.
- <sup>153</sup> *Ibidem*, p. 4.
- <sup>154</sup> «*Au départ la villa de Koch devait coûter 68.000 RM, mais très vite cette somme est dépassée pendant la construction sans que des moyens financiers supplémentaires ne soient demandés. Ce n'est que quand la maison est terminée que la femme de Koch vient la visiter : elle n'était pas seulement déçue, mais étonnée de la rusticité de la maison et donna aussitôt ses ordres : les murs devaient être abattus, de nouveaux murs érigés, une série de portes remplacée et l'installation électrique changée ainsi que la baignoire. Aucun moyen supplémentaire n'avait été prévu. Sans aucun doute cette somme fut prise sur les moyens courants de la kommandantur ou sur le profit dégagé du camp des prisonniers*», Hahn Sepp, SAch I/5, p. 16.
- <sup>155</sup> Acte d'accusation contre Ilse Koch, TOPO, Koch, Ilse, p. 32. STEIN, *Juden...*, p. 112.
- <sup>156</sup> Sommer sera condamné pour plusieurs centaines de meurtres par pendaison, par étranglement, par injection de poison, par écrasement de la tête, privation de nourriture, provocation de crises cardiaques... Gustav Herzog, BwA 52 11-4. Fritz Männchen, in HACKETT, *op. cit.*, p. 240. Richard Gritz, BwA 31/202. Anonyme, BwA 31/111, p. 3 et 573, p. 10.
- <sup>157</sup> Ferdinand Röhmlich cité par STEIN, *Buchenwald...*, p. 58.
- <sup>158</sup> En 1941, il assassine pour le compte des prisonniers communistes, Grigori Kuschnir Kuschnarew, ancien officier des armées blanches russes, soupçonné d'espionner pour la Gestapo. *Idem*, p. 103.
- <sup>159</sup> *Idem*, p. 289.
- <sup>160</sup> Déclaration du juge Werner PAULMANN, *Nürnberg Prozess, op. cit.*, p. 545.
- <sup>161</sup> Le degré de parenté entre Koch et Michael oscille entre cousin et neveu selon les versions. Franz Eichhorn, BwA 31-331, p. 1.
- <sup>162</sup> Hackett, *op. cit.*, p. 53. Anonyme, BwA 31/111, p. 3. Carl Gartig, BwA 566, 1945, p. 1.
- <sup>163</sup> BwA, ordre de la kommandantur n° 38, 1939. Jusqu'à 10 fois le prix du marché. TOPO, Ilse Koch, p. 32.
- <sup>164</sup> Robert Sievert. BwA 31/83, p. 4.
- <sup>165</sup> Anonyme, BwA 31/111, p. 3. «*Grâce à une tenue «sex-appeal» (sic), des bains de soleil etc., elle cherchait à exciter les prisonniers en manque sexuel. Si un prisonnier la regardait, elle notait son matricule et demandait à son mari de lui faire administrer 25 coups de bâton*». BwA 86.0.6, p. 50.
- <sup>166</sup> Selon Waldeck Pyrmont cité par SMITH, *op. cit.*, p. 79.
- <sup>167</sup> BwA 45-4-36-2, pp. 9-10.
- <sup>168</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, pp. 3.6-3.8.
- <sup>169</sup> *Ibidem*, p. 4.2.
- <sup>170</sup> *Ibidem*, p. 4.8.

- <sup>171</sup> Hans Hüttig cité par SEGEV, *op. cit.*, pp. 233-235.
- <sup>172</sup> HÖSS, *op. cit.*, pp. 65 et 67.
- <sup>173</sup> *Ibidem*, p. 241.
- <sup>174</sup> Wolfgang RÖLL, *Deutsche Sozialdemokraten im Konzentrationslager Buchenwald 1937-1945*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2000, p. 80.
- <sup>175</sup> Ernst Frommhold, BwA 74-2.
- <sup>176</sup> Cité par SMITH, *op. cit.*, p. 71.
- <sup>177</sup> BROSZAT, *op. cit.*, pp. 157 et 160.
- <sup>178</sup> Procès US contre Waldeck, cité par SMITH, *op. cit.*, p. 69.
- <sup>179</sup> *Idem*, BwA 86-0-1, p. 4.
- <sup>180</sup> Déclaration de Martin Sommer. SMITH, *op. cit.*, p. 70.
- <sup>181</sup> Annotation du 18 décembre 1942. *Heinrich Himmlers Dienstkalender 1941-1942*, Hamburg, Ed. Christians, 1999, p. 295.
- <sup>182</sup> Anke SCHMELING, *Josias Erbprinz zu Waldeck und Pyrmont : der politische Weg eines hohen SS-Führers*, Kassel, Gesamthochschulebibliothek, 1993, p. 95. Himmler : *Loi fondamentale sur le caractère sacré de la propriété du 9 novembre 1935*, citée devant le *Tribunal militaire international*, document 2825-PS, Tome 31, p. 179.
- <sup>183</sup> «En 35 ans d'active dans l'armée, personne ne m'a jamais parlé de la sorte». Procès américain contre Waldeck Pyrmont, cité par SMITH, *op. cit.*, p. 70. En fait, il n'a jamais été 35 ans dans l'armée, mais espère attirer l'attention des officiers américains qui le jugent.
- <sup>184</sup> *Idem*, p. 70.
- <sup>185</sup> *Idem*, p. 69.
- <sup>186</sup> Dans les faits, ils se connaissent personnellement. Waldeck Pyrmont vivant à Weimar, il se rend régulièrement à Buchenwald où il est le bienvenu et Koch lui affecte un prisonnier comme homme à tout faire. Cette situation se dégrade pourtant et ils entrent à plusieurs reprises en conflit : Waldeck Pyrmont, après s'être enivré à Buchenwald, serait reparti avec 30.000 cigarettes destinées aux SS. Koch, l'apprenant, se serait alors énervé et aurait interdit que l'on donne quoi que ce soit à une personne extérieure au camp. Pour Arthur Smith, la «haine» de Waldeck Pyrmont envers Koch serait née du refus de ce dernier d'envoyer des prisonniers travailler sur les terres du juge. DURAND, *op. cit.*, p. 106 ; HACKETT, *op. cit.*, p. 123.
- <sup>187</sup> HOFFMANN, *op. cit.*, p. 65. Dans une autre version : « *Cher camarade, si n'importe quel juriste essaye de poser ses mains sales sur ton corps innocent, je lui barrerai le chemin de toutes mes forces* ». Cité par SMITH, *op. cit.*, p. 71.
- <sup>188</sup> AFL SSO Koch, Karl film 8, p. 2.4. Koch porte alors le titre de Commandeur du camp de Lublin, *Ibidem*, p. 5.0.
- <sup>189</sup> Dès son arrivée, il a à sa charge la réalisation de plusieurs chantiers : la construction d'une usine de vêtements pour la Waffen SS à Lublin même, prévue pour 20.000 prisonniers juifs, la construction d'un camp pour les troupes supplémentaires prévues pour le front russe, d'un camp spécial (camp V) et avant tout la construction du camp pour prisonniers de guerre soviétiques (KGL). Cette usine-camp, prévue pour 20.000 prisonniers juifs, entre en activité en février 1942.
- <sup>190</sup> STEIN, *Juden...*, p. 119.
- <sup>191</sup> HACKETT, *op. cit.*, p. 125.
- <sup>192</sup> KRANZ, *op. cit.*, p. 208. MATTAGNO et GRAF, *op. cit.*
- <sup>193</sup> En mars et juillet 1942 arrivèrent environ 10.000 juifs du Reich à Lublin, une partie est internée au camp de Lublin, le 29 mars 1942, 1.000 juifs de Slovaquie entrent au camp de Lublin. KRANZ, *op. cit.*, p. 208.
- <sup>194</sup> Janina Kiebon, directrice du mémorial de Majdanek s'appuyant sur les registres SS estime à 2.199 le nombre de morts entre mai et juillet, auxquels s'ajoutent 327 morts en avril, environ 700 entre janvier et mars. MATTAGNO et GRAF, *op. cit.*, 10.000 morts jusqu'en septembre pour Josef MARSZALEK, *Majdanek - Konzentrationslager Lublin*, Varsovie, Ed. Interpress Verlag, 1994, pp. 129-130.
- <sup>195</sup> Document du procès de Nuremberg, NO 2366, cité par ORTH, *op. cit.*, p. 782.
- <sup>196</sup> Samuel Antmann, in : Günther SCHWARBERG, *Der Juweler von Majdanek*, Göttingen, Steidl Verlag, 1991, pp. 54 et 57.
- <sup>197</sup> MARSZALEK, *op. cit.*, p. 130.
- <sup>198</sup> *Ibidem*.



- <sup>199</sup> Koch écrit : «*Selon un décret de Goering, il faut renoncer à un système d'alarme et aux haut-parleurs. L'alarme est donnée par des coups de feu qui par grand vent sont inaudibles*». AFL SSO Koch, Karl, film 8, pp. 7.0-7.8.
- <sup>200</sup> *Ibidem*, p. 7.4.
- <sup>201</sup> *Ibidem*, p. 8.0.
- <sup>202</sup> Lettre de Himmler à Schmidt, le 29 juillet 1942. Cité par ORTH, *op. cit.*, p. 781.
- <sup>203</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, p. 6.8.
- <sup>204</sup> *Ibidem*, pp. 7.0-7.4.
- <sup>205</sup> BwA 85-4-36-2, pp. 60-61.
- <sup>206</sup> *Ibidem*, pp. 74-76.
- <sup>207</sup> AFL SSO Koch, Karl, film 8, pp. 5.4-6.0.
- <sup>208</sup> *Ibidem*, p. 8.9.
- <sup>209</sup> Himmler écrit ainsi aux commandants de KZ : «*Comme on ne peut espérer de prisonniers de guerre soviétiques en ce moment, j'enverrai en camp un grand nombre de juifs et juives qui ont immigré d'Allemagne. Préparez-vous à accueillir 100.000 juifs et 50.000 juives dans les 4 semaines à venir*», Télégramme de Himmler à l'IKL, le 26 janvier 1942. BROSZAT, *op. cit.*, p. 421.
- <sup>210</sup> «*Cette mesure vise l'utilisation du travail pour les besoins de la guerre*». Circulaire concernant l'incorporation de l'IKL dans la WVHA, le 30 mai 1942. TOPO ER1, film 1, p. 28.8.
- <sup>211</sup> Rapport de Pohl à Himmler, STEIN, *Buchenwald*, p. 134.
- <sup>212</sup> «*Le premier médecin du camp doit tout mettre en œuvre pour que la mortalité du camp diminue. Le Reichsführer ordonne que la mortalité soit la plus réduite possible*». Lettre de Glücks aux KZ, le 28 décembre 1942. MATTAGNO et GRAF, *op. cit.*, BROSZAT, *op. cit.*, p. 431.
- <sup>213</sup> *Ibidem*, p. 458.
- <sup>214</sup> *Ibidem*, p. 430.
- <sup>215</sup> Oswald Pohl, né en 1892, baccalauréat et entrée dans la marine en 1912. Carrière comme officier des comptes jusqu'en 1918. 1919-1920, administrateur dans le groupe paramilitaire d'extrême droite «Löwenfeld» puis retour dans l'armée. 1922 entrée au NSDAP, 1925 entrée dans la SA. En 1933, il quitte l'armée comme officier supérieur et entre dans la SS. En 1939, il travaille pour l'Administration économique SS. En 1942, il est nommé Chef de la nouvellement créée Administration centrale SS de l'économie et devient général de la Waffen SS. Il est condamné à mort et exécuté en 1947. Ronald SCHMELSER & Enrico SYRING, *Die SS : Elite unter dem Totenkopf*, Paderborn, Ferdinand Schöningh Verlag, 2000.
- <sup>216</sup> ORTH, *op. cit.*, p. 83.
- <sup>217</sup> STEIN, *Buchenwald...*, p. 138.
- <sup>218</sup> ORTH, *Das System...*, pp. 166-7. Glücks écrit le 20 janvier 1943 : «*Je le tiens personnellement comme responsable de l'épuisement de toutes les possibilités de maintien de la force de travail des prisonniers*». Glücks, cité par BROSZAT, *op. cit.*, p. 458.
- <sup>219</sup> SEGEV, *op. cit.*, p. 117.
- <sup>220</sup> Hoppe cité ORTH, *op. cit.*, p. 250.
- <sup>221</sup> Cité par BROSZAT, *op. cit.*, p. 436.
- <sup>222</sup> BwA 45-4-36-2, p. 282.
- <sup>223</sup> Loritz doit être muté à la direction SS en Norvège, Alex Piorowski au service de l'équipement SS, Arthur Rödl à la direction SS à Taurien, Karl Künstler dans la division Prinz Eugen sur le front et Koch au Service de réserve. BwA 45-4-36-2, p. 283.
- <sup>224</sup> Cité par K. ORTH, *Die Kommandanten der Nationalsozialistischen Konzentrationslager*, in *Compte-rendu de la conférence : Die nationalsozialistischen Konzentrationslager - Entwicklung und Struktur*, Weimar, novembre 1995, p. 341.
- <sup>225</sup> Fritz Suhren, Walter Gideon, Kramer, Schchti, Alex Piorowski, Karl Chiemewski, Johannes Hasselbroek, Friedrich Harjenstein, Otto Förchner, Hans Aumeier, Heinrich Schwarz et Albert Sauer.
- <sup>226</sup> A. Kaindl, A. Leibenschel et R. Baer.
- <sup>227</sup> O. Förchner, A. Kaindl, A. Grünwald, F. Hartjenstein, F. Zieryeis et A. Liebenhenschel.
- <sup>228</sup> BwA 45-4-36-2, p. 45.

- <sup>229</sup> «*Ce n'est que par une coïncidence que je tombai sur les traces de crimes que je ne soupçonnais pas*». Affidavit W. Paulmann, *Der Nürnberger Prozess*, op. cit., p. 543.
- <sup>230</sup> Bornschein, poursuivi pour crimes économiques en temps de guerre, s'est enrôlé en 1942 dans la SS afin d'échapper en vain à la justice ordinaire. HÖHNE, op. cit., p. 352.
- <sup>231</sup> Jens SCHLEY, *Nachbar Buchenwald*, Cologne, Böhlau, 1999, p. 56.
- <sup>232</sup> Affidavit de W. Paulmann. *Nürnberg Prozess*, op. cit., p. 543.
- <sup>233</sup> SMITH, op. cit., p. 81.
- <sup>234</sup> HOFMANN, op. cit., p. 51.
- <sup>235</sup> Hermann Hackmann, l'adjutant de Koch «collecte» l'été 1939 plusieurs centaines de Marks pour financer la réparation de sa voiture. Hackett, op. cit., p. 126. Arthur Rödl exige l'hiver 1939, 50 Marks par baraque sinon les prisonniers travailleront le dimanche. *Idem*, p. 127. Suite à l'évasion de l'ours du zoo du camp, les juifs sont contraints de verser 8.000 Marks. *Idem*, p. 167.
- <sup>236</sup> SMITH, op. cit., p. 81.
- <sup>237</sup> Déclaration sur l'honneur de Konrad Morgen, 1947. TOPO ER4, p. 7.
- <sup>238</sup> *Idem*, pp. 7-8.
- <sup>239</sup> *Idem*. HOFFMANN, op. cit., p. 54.
- <sup>240</sup> *Buchenwald, ein Konzentrationslager*, p. 192.
- <sup>241</sup> Déclaration de Paulmann. Anke Schmeling, op. cit. Le SS-Führer Blank les transfère au camp extérieur de Goslar où ils sont assassinés : Krämer est abattu alors qu'il remplit un seau d'eau, Peix est abattu sans témoin par un SS. Otto Storch, 1946, BwA 502-23. BwA 86.0.1, pp. 55-56.
- <sup>242</sup> HOFFMANN, op. cit., p. 53.
- <sup>243</sup> Morgen cité par Smith, *Die Hexe...*, p. 82.
- <sup>244</sup> *Ibidem*, p. 8.
- <sup>245</sup> Note du SS-Hauptsturmführer Weuster adressée au Bureau de direction central SS. BwA 45-4-36-2, p. 47.
- <sup>246</sup> BwA 86.0.1, p. 9.
- <sup>247</sup> Affidavit de Paulmann, *Der Nürnberg Prozess*, op. cit., p. 545.
- <sup>248</sup> Affidavit de Morgen. *Ibidem*, p. 558.
- <sup>249</sup> HOFFMANN, op. cit., p. 90.
- <sup>250</sup> SMITH, op. cit., p. 87.
- <sup>251</sup> «*Glücks lui avait dit qu'il s'attirerait de sérieux ennuis s'il cherchait de nouveau à arrêter Koch ou à le faire comparaître devant un tribunal SS. Il insinua que cela serait payant s'il se montrait raisonnable*». SMITH, op. cit., p. 75.
- <sup>252</sup> BwA 86-0-6, p. 33.
- <sup>253</sup> HOFFMANN, op. cit., p. 67.
- <sup>254</sup> Déclaration de Morgen, TOPO ER4, p. 41.
- <sup>255</sup> MARSZALEK, op. cit., pp. 129-130. SCHMELING, op. cit., p. 98.
- <sup>256</sup> *Der Nürnberg Prozess*, op. cit., p. 551.
- <sup>257</sup> HOFFMANN, op. cit., p. 91.
- <sup>258</sup> Hoven interroge les deux prisonniers, puis les assassine par injection de phénol. Rüter et Fuchs, op. cit., p. 77.
- <sup>259</sup> SMITH, op. cit., p. 80.
- <sup>260</sup> Pister, le successeur de Koch à Buchenwald, voulait envoyer Titz dans un autre camp pour le protéger, Hoven le déclara inapte au transport pour des problèmes cardiaques et essaya ensuite de l'assassiner. BwA 86-0-1, p. 70. SMITH, op. cit., p. 89.
- <sup>261</sup> Le Scharführer Köhler fut assassiné avec un alcaloïde. HOFFMANN, op. cit., p. 50.
- <sup>262</sup> RÜTER et FUCHS, op. cit., p. 74.
- <sup>263</sup> Affidavit Morgen, *Der Nürnberg Prozess*, op. cit., p. 548.
- <sup>264</sup> Déclaration de A. Miller, SCHMELING, op. cit., p. 99.
- <sup>265</sup> Affidavit de W. Paulmann, *Der Nürnberg Prozess*, op. cit., p. 546. Jens BANACH, *Heydrichs Elite : Das Führerkorps des Sicherheitsdienstes und des SD 1936-1945*, Paderborn, Schöningh Verlag, 1998, p. 172.
- <sup>266</sup> HOFFMANN, op. cit., pp. 52 et 68.

- <sup>267</sup> 106.000 RM de revenus inexpliqués et 94.000 RM de dépôts dans la caisse noire.
- <sup>268</sup> *Idem*.
- <sup>269</sup> La «caisse Meiners» des cuisines du camp a réalisé 90.000 RM de profits, la «caisse Mickael», spécialisée dans la vente de biens non alimentaires aux prisonniers a réalisé au total pour 150.000 RM de profit, la «caisse des porcs» issue de la ferme du camp vend des centaines de volatiles aux fermiers des alentours. Morgen liste aussi ces ateliers «entreprises». Le travail des prisonniers ne doit en principe pas être utilisé à des fins privées ; en s'appropriant leur production ou en menant ces ateliers comme des entreprises privées. Il s'agit, entre autres, des ateliers de réparation de véhicules, de montres prises aux prisonniers et revendues, des ateliers de poterie et céramique, de relieur de livres, de tannerie et de photographie. Enfin le jardin zoologique est aussi une source de revenus. Bien qu'installé dans le camp, il est visitable en fin de semaine par les habitants de Weimar. L'argent des entrées passe directement dans la caisse noire. SMITH, *op. cit.*, p. 31.
- <sup>270</sup> BwA 86.0.1, p. 56.
- <sup>271</sup> Dans une affaire d'ordre privé, Koch présente au père d'une de ses domestiques une facture pour dégâts des eaux que celle-ci a provoqué. Les réparations ont en fait déjà été payées par la SS.
- <sup>272</sup> Il s'agit de Gudrun, sa deuxième fille.
- <sup>273</sup> Le SS-Oberscharführer Petrick pour complicité de meurtres. BwA 86.0.6, p. 52.
- <sup>274</sup> Sommer est accusé des meurtres entre autres. Hoven est accusé d'assassinats. BwA 86.0.1, pp. 2-3.
- <sup>275</sup> Tous deux seront condamnés à mort dans des procès distincts, mais ne seront pas exécutés. Hackmann sera emprisonné à Dachau jusqu'à la libération, Florstedt, emprisonné à Weimar, s'enfuira et disparaîtra en avril 1945.
- <sup>276</sup> BwA 86.0.6, p. 51.
- <sup>277</sup> *Ibidem*, p. 5.
- <sup>278</sup> SMITH, *op. cit.*, p. 87.
- <sup>279</sup> BwA 86.0.6, p. 39-54.
- <sup>280</sup> *Ibidem*, p. 90. Ilse Koch entretenait simultanément une relation avec les deux hommes alors que son époux était à Lublin. Ceux-ci essayèrent à plusieurs reprises de l'influencer afin qu'elle ne dénonce pas son mari et ne les mettent en danger. En 1942 ou 1943, Ilse est prête à quitter Karl pour Florstedt, qui refuse, et avec Hoven arrange la réconciliation des époux. SMITH, *op. cit.*, p. 36. Hoven sera libéré sans être jugé en mars 1945 et travaillera de nouveau à Buchenwald.
- <sup>281</sup> Frank BAJOHR, *Parvenüs und Profiteure - Korruption in der NS-Zeit*, Francfort, Fischer, 2001, p. 49.
- <sup>282</sup> *Ibidem*, p. 54.
- <sup>283</sup> *Ibidem*, p. 50.
- <sup>284</sup> Frank BAJOHR, «Nationalsozialismus und Korruption», in : *Mittelweg 36, Zeitschrift des Hamburgers Instituts für Sozialforschung*, Hamburg, 1/1998, p. 69.
- <sup>285</sup> *Idem*.
- <sup>286</sup> HOFFMANN, *op. cit.*, p. 92.
- <sup>287</sup> *Ibidem*, p. 68.
- <sup>288</sup> «*Nebe était un homme extraordinairement silencieux, mais on vit comment mon rapport fit dresser véritablement ses cheveux sur sa tête*». HÖHNE, *op. cit.*, p. 253.
- <sup>289</sup> En 1942, 42 % des condamnations sont liées au vol. James J. WEINGARTNER, «Law and Justice in the Nazi SS : the case of Konrad Morgen», in : *Central European History*, n° 16, 1983, p. 282.
- <sup>290</sup> Morgen enquête personnellement 8 mois à Buchenwald, 2 mois à Dachau, puis à Sachsenhausen, Oranienburg, Herzogenbusch, Cracovie, Plaszow, Varsovie, Auschwitz et Lublin. Déclaration de Morgen devant le Tribunal militaire international (IMT), le 7 août 1946. Archives TOPO ER4, p. 4.
- <sup>291</sup> Hans Loritz (KZ Sachsenhausen), muté pour brutalité et soupçon de corruption, à la construction des camps en Norvège. Alex Piorowski (KZ Dachau), exclu pour soupçon de corruption et meurtre de prisonniers. Arthur Rödl (KZ Gross Rosen), muté dans la police en Ukraine. Adam Grünwald (KZ Herzogenbusch), condamné à 3 ans et demi de prison pour mauvais traitements ayant entraîné la mort de 10 prisonnières entassées dans la prison. Amnistié, il est envoyé sur le front. WICKERT, *op. cit.*, p. 205. Egon Zill (KZ Flossenbourg), écarté pour sadisme, envoyé en 1943 combattre à l'Est. SEGEV, *op. cit.*, p. 169. Karl Künstler (KZ Flossenbourg), muté pour alcoolisme sur le front de l'Est. Adam Göth (KZ Plaszow), poursuivi pour meurtres, le procès n'aura pas lieu. *Idem*, p. 189. Gideon Walter (KZ Gross Rosen), muté pour alcoolisme au Danemark. Hermann Florstedt (KZ Lublin), poursuivi pour mauvais traitements et alcoolisme, condamné à mort. Karl Chmielewski (KZ Herzogenbusch), condamné pour

vol de diamants et cruauté, interné à Dachau. *Idem*, p. 186. Otto Förchner (KZ Dora), muté pour corruption et refus de payer une pension à un enfant illégitime. *Idem*, p. 101. Arthur Liebenschel (KZ Majdanek), ex-bras droit de Richard Glücks, muté sur le front Adriatique pour sa liaison avec une femme ayant séjourné en KZ.

<sup>292</sup> Au premier trimestre 1943, des dizaines de condamnations à mort sont prononcées. Statistiques criminelles du 1<sup>er</sup> trimestre 1943, Administration centrale SS de la Justice. Cité par WEINGARTNER, *op. cit.*, p. 279.

<sup>293</sup> En 1942 Morgen enquête sur Oskar Dirlewanger, responsable d'une division SS formée de repris de justice et de prisonniers de KZ. Accusé de vol, pillage de Lublin, assassinat par empoisonnement de prisonnières juives et de relations intimes avec de jeunes juives, il n'est pas poursuivi. En revanche, Morgen, qui s'est montré trop curieux, est transféré sur le front. Fengelein est poursuivi pour malversation. Himmler décide de classer l'affaire pour des raisons politiques. WEINGARTNER, *op. cit.*, pp. 285-6.

<sup>294</sup> Selon Waldeck Pymont, cité par SMITH, *Die Hexe...*, p. 79.

<sup>295</sup> BwA 86.0.1, p. 52.

<sup>296</sup> Walter NAASNER, *SS-Wirtschaft und SS Verwaltung*, Dusseldorf, Drost Verlag, 1998, p. 103.

<sup>297</sup> Déclaration de Martin Sommer citée par SMITH, *op. cit.*, p. 95.

<sup>298</sup> Les idées les moins probantes sont : celle de myopie bureaucratique d'H. Mommsen, dans la mesure où Koch connaît clairement les conséquences de ses actes et dans la mesure où il agit de sa propre initiative ; et celle de la pression de groupe et du désir de conformité de C. Browning, dans la mesure où Koch en tant que commandant détermine en partie le comportement du groupe et où il n'est certainement pas soumis à pression mais organise celle-ci. Plus intéressante est apparemment l'idée de comportement criminel en dehors d'un contexte nazi, tel que mis en avant notamment par E. Kogon. Cependant même si effectivement Koch a été condamné pour vol en 1930, il s'agit certainement ici d'une exception ; la grande majorité des SS n'a pas, avant 1933, commis d'acte criminel, et la proposition de E. Kogon n'a jamais été vérifiée. De plus cette «théorie» ne peut s'appliquer qu'au vol ou à la corruption de Koch et non à ses assassinats. Aucun élément ne permet en effet de savoir à quoi sont dus sa violence et les assassinats ordonnés de sa propre initiative. Les théories de S. Milgram et P. Zimbardo sur les tendances humaines à l'obéissance ne peuvent s'appliquer ici du fait de la liberté d'action du commandant.

<sup>299</sup> Après la guerre, Ilse perd la garde des enfants qui sont alors adoptés par Erna Raible, la demie-sœur de Karl.

<sup>300</sup> Koch se serait fait soigner par Krämer et Peix. Pour cacher sa maladie, Koch aurait alors ordonné leur assassinat. Cette hypothèse s'appuie sur l'idée qu'en donnant son sang pour les blessés sur le front, Koch aurait commis le pire des crimes. Aucun document n'étaye cette théorie même si la syphilis de Koch était légendaire dans la SS. Franz ZIEREIS, *Bericht des Lagerkommandanten von Mauthausen SS Standartführer Franz Ziereis*, Wien, Arbeitsgemeinschaft «das Licht», 1947.